RÉPERTOIRE

Dramatique.

L'INTRIGUE

ET L'AMOUR,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Bruxelles,

Chez J.-B. DUPON, Imp.-Libraire,
près du Poids de la Ville.

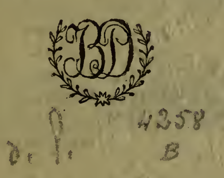
L'INTRIGUE
ET L'AMOUR,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS,

IMITÉ DE SCHILLER,

Par M. de la Ville de Mirmont;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 1er avril 1826.



A BRUXELLES,

Chez J.-B. DUPON, Imprimeur-Libraire,
près du poids de la ville,
Et chez les principaux Libraires du Royaume.

*

1828.

****

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES.
	MM.	MM.
LE PRÉSIDENT DE WALTER, principal conseiller d'un prince d'Allemagne.	PERRIER.	CHARLES.
LE MAJOR FERDINAND DE WALTER, son fils.	ARMAND.	JENNEVAL.
WURM, secrétaire du Président.	ST-AULAIRE.	BOSSELET.
MILLER, compositeur et professeur de musique.	DESMOUSSEAUX.	FOLLEVILLE.
JOSEPH, domestique de la Comtesse.	FAURE.	JUILLET.
UN DOMESTIQUE du Président.	LAFITTE.	DUCHATEAU.
	Mesd.	Mesd.
LA COMTESSE D'OSTHEIM.	DUPUIS.	CHARLES.
LOUISE, fille de Miller.	MARS.	VERNEUIL.
MADAME RONSBERG, sœur de Miller.	DESMOUSSEAUX.	DAUDEL.

DOMESTIQUES ET GENS DE JUSTICE.

(La Scène se passe dans une petite principauté d'Allemagne.)

L'INTRIGUE ET L'AMOUR.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chambre chez Miller.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MILLER, MADAME RONSBERG.

MILLER.

Non, ma sœur, tout cela ne peut me convenir;
Vos efforts seront vains, et je veux en finir.

mad. RONSBERG.

Allons, vous n'avez pas le sens commun, mon frère.

MILLER.

Tout comme il vous plaira; mais ma fille m'est chère :
Son honneur, son repos...

mad. RONSBERG.

Son honneur, son repos ?
Vous m'offensez, Miller, avec de tels propos.
Depuis dix ans c'est moi qui lui tiens lieu de mère,
Et l'on peut sur mes soins s'en reposer, j'espère.

MILLER.

Assurément.

mad. RONSBERG.

Alors, pourquoi cette chaleur ?

MILLER.

Ma Louise est jolie.

mad. RONSBERG.

Est-ce donc un malheur ?

MILLER.

Le major de Walter, jeune, bien fait, aimable,
Vient ici tous les jours.

MAD. RONSBERG.

Rien n'est plus véritable.

Ensuite ?

MILLER.

L'on en jase et je dois m'opposer...

MAD. RONSBERG.

Prétendez-vous, mon frère, empêcher de jaser?
Hé! qu'importe après tout l'envie et la critique?
Vous êtes, on le sait professeur de musique :
Le major vient chez vous pour prendre vos leçons;
Rien n'est plus naturel.

MILLER.

On a d'autres soupçons.

MAD. RONSBERG.

Toujours aux sots rapports l'oisiveté se livre.
Faut-il abandonner l'état qui vous fait vivre,
Et par respect humain chasser vos écoliers ?
Je ne vous conçois pas; ces discours singuliers...

MILLER.

Il se peut; mais je parle en père de famille.
Oui, les soins du major font grand tort à ma fille.
De ses charmes partout on le croit très-épris;
Et les galans, ma sœur éloignent les maris.

MAD. RONSBERG.

Vous voyez cependant la preuve du contraire :
Wurm, votre protégé, vous le savez, mon frère,
Avec joie à l'autel la conduirait demain;
Son cœur...

MILLER.

Hé, plût à Dieu qu'elle acceptât sa main;
Et qu'un hymen, fixant ses goûts, ses habitudes,
Me délivrât enfin de tant d'inquiétudes !

MAD. RONSBERG.

Ma nièce épouser Wurm ! quel blasphême odieux!

Tant de grâces, d'esprit, de talens précieux,
Pour un Wurm? non, jamais vous n'aurez un tel gen..
Aux plus nobles partis Louise peut prétendre. [dre :

MILLER.

Aux plus nobles partis ! ah ! votre vanité....

mad. RONSBERG.

N'a-t-on pas vu cent fois la vertu, la beauté...

MILLER.

Cela ne prouve rien : le préjugé subsiste;
Un grand n'épouse pas la fille d'un artiste.

mad. RONSBERG.

D'un artiste?

MILLER.

Eh! mais, oui. Que sert de s'aveugler?
Artiste pauvre, obscur.

mad. RONSBERG.

Pourquoi vous ravaler?
Vos talens ont partout réuni les suffrages,
Et l'Allemagne entière admire vos ouvrages.

MILLER.

Oui, je suis un grand homme! un homme sans pareil,
Mais de moi seul enfin je veux prendre conseil,
Et, malgré mon respect pour tout ce que vous dites,
Je prîrai le major de cesser ses visites.

mad. RONSBERG.

Comment! vous lui direz...

MILLER.

J'y suis déterminé.

mad. RONSBERG.

Mais examinez donc...

MILLER.

Tout est examiné.

mad. RONSBERG.

Eh bien, homme bizarre, apprenez un mystère

MILLER.

Pour un père qu'on aime on n'a pas de secrets.

LOUISE.

Pardonnez!

MILLER.

Quand ton ame à l'amour s'abandonne...
Eh bien, oui, je te plains, je t'aime, et te pardonne :
N'en parlons plus.

LOUISE.

Mon père !

MILLER.

Oublions le passé;
Tu reconnais ta faute, et tout est effacé.

LOUISE.

Quoi!...

MILLER.

Ma sœur a tout fait; sa conduite imprudente,
Sa folle ambition...

LOUISE.

N'accusez point ma tante;
Non. Je vis Ferdinand, et je l'aimai d'abord :
Un moment, un regard décida de mon sort.
Il m'en souvient, hélas! oui, sa première vue
Jeta dans tous mes sens une ivresse inconnue,
Un mélange confus de plaisir et d'effroi,
Le besoin d'un bonheur encor caché pour moi.
Ce jour a pour jamais changé mon existence.
Craintive à son aspect, et triste en son absence,
Sitôt qu'il arrivait, je ne m'y trompais pas,
Je le reconnaissais au seul bruit de ses pas :
Partout son souvenir occupait ma pensée;
Sur son chemin toujours je me trouvais placée;
Je le voyais du moins, et même quelquefois
Je rencontrais ses yeux, et j'entendais sa voix!...

ais enfin ce fut lui qui chercha ma présence;
ıaque jour un prétexte abrégeait son absence,
ıaque jour amenait un plus doux entretien,
t bientôt tout son cœur s'épancha dans le mien.
me dit qu'il m'aimait!.. ô moment plein de charmes!
ne répondais pas, non, je versais des larmes;
crus que cet instant marquait mon dernier jour;
me sentais mourir de bonheur et d'amour.

MILLER.

h! ma fille, combien ma tendresse alarmée...

LOUISE.

n, ne me plaignez pas, j'aime et je suis aimée.

MILLER.

nalheureuse enfant, quel délire est le tien!
oi! de guérir ton cœur n'est-il donc plus moyen?
sentiment funeste a-t-il tant de puissance?
is le rang du major, et songe à ta naissance:
l espoir n'est permis à de telles amours.

LOUISE.

n père, il me l'a dit, il m'aimera toujours.

MILLER.

ensée! ah! reviens de l'erreur qui t'abuse.
st en vain qu'au soupçon ton ame se refuse;
major t'oublîra: les devoirs, les plaisirs,
mbition peut-être, ou de nouveaux désirs,
ıt de ton souvenir doit enfin le distraire.
ındonnée alors...

MAD. RONSBERG.

En vérité, mon frère,
ıs vous faites un jeu de la désespérer.
mble que sans vous elle va s'égarer:
on honneur aussi je dois être jalouse.
aron de Walter n'aura point d'autre épouse;
t moi qui suis garant de ses intentions;

Et, malgré vos terreurs et vos prédictions,
Louise est réservée au sort le plus prospère.

MILLER.

Ah! ce n'est point assez pour rassurer un père!
En faveur du major votre esprit prévenu...

LOUISE.

Je le vois, Ferdinand ne vous est pas connu;
Ah! pour moi son respect égale sa tendresse.
Il connaîtra bientôt le chagrin qui vous presse,
Sur lui, sur son amour je veux m'en reposer;
Il parviendra, j'espère, à vous tranquilliser.

MILLER.

Eh bien, je le verrai.

MAD. RONSBERG.

L'on vient.

LOUISE.

C'est lui, sans doute.

MAD. RONSBERG.

C'est Wurm.

LOUISE.

Ah! vous savez combien je le redoute.
Laissez-moi l'eviter.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MILLER, MAD. RONSBERG.

MAD. RONSBERG.

Nous avons bien besoin
D'un pareil soupirant!

MILLER.

Ah! de grâce, ayez soin
De le recevoir...

MAD. RONSBERG.

Lui! Wurm! prétendre à ma nièce!

MILLER.

Montrez-lui des égards et de la politesse.

MAD. RONSBERG.

Oui, du respect, peut-être.

MILLER.

Enfin, du président,
Du père du major, il est le confident,
Le secrétaire intime, et vous devez comprendre...

MAD. RONSBERG.

Tous ces airs protecteurs qu'avec nous il veut prendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WURM.

WURM.

Bonjour, mon cher Miller.

MILLER.

Votre humble serviteur.

WURM.

Ah! madame Ronsberg...

MAD. RONSBERG.

Bonjour, bonjour, monsieur.

WURM.

Eh bien, Miller, eh bien, ma charmante future
Fixe-t-elle le jour où nous devons conclure?

MILLER.

Monsieur...

MAD. RONSBERG.

Fixer le jour? nous n'en sommes pas-là,
Dieu merci.

MILLER, *bas à sa sœur.*

Mais, ma sœur...

WURM.

Comment? pourquoi cela?

MILLER.

Monsieur Wurm...

WURM.

Pour époux lorsque je me propose,
Quel motif, quel obstacle à mon bonheur s'oppose?

MILLER.

Aucun; mais cependant ..

WURM.

Est-ce que par hasard...

MILLER.

Votre recherche...

WURM.

Alors terminons sans retard.

mad. RONSBERG.

Rien ne presse.

MILLER.

Ma fille...

WURM.

Eh bien, quoi? votre fille?
Cet hymen fait, je crois, honneur à sa famille:
Un homme tel que moi...

MILLER.

Je sais apprécier...

mad. RONSBERG.

Quoi! ne craignez-vous pas de vous mésallier?
La fille d'un artiste!

MILLER, *à sa sœur.*

Hé! sachez donc vous taire.

WURM.

Du président Walter je suis le secrétaire;
Et partout, on le sait, monsieur le président
Excerce sur le prince un entier ascendant;
C'est lui qui, sous son nom, gouverne la province
Et moi je suis pour lui ce qu'il est pour le prince,

Son ami, son conseil. Je crois, sans vanité,
Que de mon alliance on peut être flatté.

MAD. RONSBERG.

Oui, vous êtes, monsieur, un très-grand personnage,
Mais nous en connaissons.

MILLER, *à sa sœur.*

Silence! un tel langage...

WURM.

Comment? expliquez-vous.

MILLER, *à part.*

Quel fâcheux entretien!

MAD. RONSBERG.

Des gens très comme il faut, et qui vous valent bien,
Aux charmes de ma nièce ont su rendre justice,
Monsieur le secrétaire.

MILLER, *à part.*

Ah! je suis au supplice!

WURM.

Et qui sont-ils? voyons, parlez-nous sans détour.

MAD. RONSBERG.

Oui, oui, des gens titrés, et qui vont à la cour.

WURM.

Titrés?

MILLER, *bas à sa sœur.*

Ma sœur...

MAD. RONSBERG.

Louise, en couronnant leur flamme,
Peut, quand il lui plaira, devenir grande dame.

WURM.

Quand verrons-nous celà?

MAD. RONSBERG.

Tout vient avec le tems.

WURM.

Que signifie enfin...

mad. RONSBERG.

Il suffit, je m'entends.

MILLER, *à part.*

O ciel!

WURM.

Moi-même aussi je commence à comprendre ;
Je devine le but où vous osez prétendre,

MILLER.

Monsieur Wurm, effacez de votre souvenir
Les propos que ma sœur....

WURM.

Il est tems d'en finir.
Je veux monsieur Miller, avoir une réponse,
Et qu'à l'instant, ici, Louise se prononce.
Faites-la venir.

MILLER.

(*Appelant à la porte latérale.*)

Soit. Ma fille, approche ici...
Oui, tout de suite, viens, te dis-je.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Me voici.

(*Voyant Wurm.*)

Que vous plaît-il?... O ciel!

WURM.

Venez, mademoiselle.
A fixer mes destins un père vous appelle.
Déjà vous connaissez l'amour que j'ai pour vous :
Parlez, puis-je espérer de me voir votre époux?

LOUISE.

Monsieur...

WURM.

Voyons.

LOUISE.

L'honneur que vous me voulez faire...

WURM.

Répondez.

LOUISE.

Mais l'accord des goûts, du caractère...
Il faut s'aimer, monsieur, pour former ce lien.

WURM.

Et vous ne m'aimez pas?

LOUISE.

Mais...

WURM.

Oui, j'entends; fort bien.

LOUISE.

Je l'avoûrai, mon cœur ne répond pas au vôtre.

WURM.

Achevez librement: vous en aimez un autre?

LOUISE.

Monsieur, je n'ai pas dit...

Mad. RONSBERG.

Hé! quand cela serait?

WURM.

Suffit. Pour moi vos vœux ne sont plus un secret.
De ce prétexte vain je ne suis point la dupe;
Je vois trop quel espoir tous les trois vous occupe:
L'orgueil, l'ambition égarent vos esprits;
Mais je sais me venger et punir les mépris.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* WURM.

MILLER.

Eh bien! voilà le fruit de vos extravagances!
Vous voyez.

MAD. RONSBERG.

Moquez-vous de ses impertinences.

MILLER.

Mais il sort furieux, mais il veut se venger.

MAD. RONSBERG.

Qu'importe?

MILLER.

Vous deviez du moins le ménager.
Que faire! Au président il va sans doute apprendre...

MAD. RONSBERG.

Bon! monsieur le major saura nous défendre.

MILLER.

Quoi! toujours le major! et votre déraison...
Qu'il cesse de porter le trouble en ma maison:
Oui, je lui parlerai, ma sœur, aujourd'hui même.
Mais Wurm!... je crains l'effet de son dépit extrême.
Je vais le suivre, et voir, par des moyens plus doux,
S'il est possible encor d'apaiser son courroux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, MAD. RONSBERG.

LOUISE.

Puisse-t-il parvenir au but qu'il se propose!
Hélas de ses chagrins c'est moi qui suis la cause;
Sans moi, sans cet amour où j'ai livré mon cœur,
Mon père n'eût connu que des jours de bonheur!
Je ne sais, l'avenir m'effraie et me tourmente;
Un noir pressentiment...

mad. RONSBERG.

Qu'est-ce à dire?

LOUISE.

Oui, ma tante,
Je prévois des malheurs...

mad. RONSBERG.

Allons, tout ira bien.

LOUISE.

Mais ce Wurm est méchant; il pourrait...

mad. RONSBERG.

Ne crains rien.
Hé! qu'importe de Wurm la haine et le manége ?
Compte sur Ferdinand; il t'aime, te protége,
C'est assez.

LOUISE.

Ferdinand!... ma tante, il va venir;
Eh bien, laissez-moi seule ici l'entretenir :
Il faut que je lui parle.

mad. RONSBERG.

Et pourquoi ce mystère ?

LOUISE.

Je lui dois avouer les craintes de mon père.

mad. RONSBERG.

Mais prends garde...

LOUISE.

Il le faut.

mad. RONSBERG.

Eh bien, soit, j'y consens,
Sa voix rappellera le calme dans tes sens;
Il saura dissiper le trouble qui te presse...
Mais le voici... je sors; avec lui je te laisse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

FERDINAND, LOUISE.

FERDINAND.

Enfin, je te revois !

LOUISE.

C'est vous ?

FERDINAND.

Je viens bien tard ?

LOUISE.

En effet.

FERDINAND.

Ah ! pardonne. Un funeste hasard...
Tu ne m'attendais plus ?

LOUISE.

Si fait, je vous le jure.
De vous voir ce matin je devais être sûre ;
Vous me l'aviez promis.

FERDINAND.

Tu combles tous mes vœux.
J'écoute avec transport de si tendres aveux.
Conserve-moi toujours la même confiance,
Louise ; de tromper j'ignore la science ;
Je t'aime, et de mon cœur rien ne peut te bannir.

LOUISE.

Mais ; dites-moi, qui donc a pu vous retenir ?

FERDINAND.

Rien de bien effrayant ; rassure-toi, ma chère.
La comtesse d'Ostheim, liée avec mon père,
A quitté pour les champs le tumulte des cours :
Il a voulu la suivre ; et, pendant quelques jours,
Nous allons habiter sa maison de plaisance.
J'y suis depuis hier. C'est une complaisance

Que mon père exigeait, et j'ai dû consentir.
Sans pouvoir t'en instruire il m'a fallu partir.

LOUISE.

Est-ce loin ?

FERDINAND.

Ici près, aux portes de la ville :
De te voir chaque jour il me sera facile.

LOUISE.

Et quelle est cette dame ?

FERDINAND.

Elle est veuve : l'on dit
Qu'elle plaît fort au prince, et qu'elle a tout crédit.
Elle joue à la cour un très-grand personnage.
En courtisan adroit mon père la ménage :
D'ailleurs elle est aimable, instruite, et, j'en conviens,
J'admire ses talens, j'aime son entretien.
A lui rendre des soins le président m'exhorte.

LOUISE.

Elle est jeune ?

FERDINAND.

Vingt ans.

LOUISE.

Jolie ?

FERDINAND.

Eh ! que t'importe ?
Ton cœur, qui te répond de ma fidélité,
Par un soupçon jaloux ne peut être agité.

LOUISE.

Oh ! non ; je vous estime autant que je vous aime.

FERDINAND.

Louise !... mais d'où vient cette tristesse extrême ?
As-tu quelque chagrin ? parle-moi sans détour.

LOUISE.

Mon père a tout appris, il connaît notre amou

FERDINAND.

Eh bien, par ses conseils nous pourrons nous conduire :
Moi-même, tu le sais, je voulais l'en instruire.
Trop long-tems de nos vœux on lui fit un secret ;
Et, si je l'ai souffert, ce ne fut qu'à regret.
Miller est vertueux, je l'aime, je l'honore ;
Par lui notre bonheur va s'augmenter encore.

LOUISE.

Ah ! ne l'espérez pas ; non, j'ai vu sa douleur :
A ses yeux votre amour est un affreux malheur ;
Il me croit réservée à l'abandon, aux larmes.

FERDINAND.

O ciel !

LOUISE.

D'un tendre père excusez les alarmes.
Enfin il ne veut plus ici vous recevoir,
Et de vous oublier il me fait un devoir.

FERDINAND.

M'oublier ! m'oublier ! le pourrais-tu, Louise ?
Non, ton cœur m'appartient, ta foi me fut promise,
Tu ne parviendrais pas à rompre nos liens,
Et le ciel a reçu tes sermens et les miens.
Va, je verrai Miller, il me rendra justice :
Qu'il m'entende un moment, il nous sera propice ;
Il bénira des nœuds qu'il ne saurait briser.

LOUISE.

Non, l'espoir d'être à vous ne doit plus m'abuser :
Je ne jouirai pas d'un destin si prospère.

FERDINAND.

Et quel obstacle encor...

LOUISE.

Ferdinand, votre père !

FERDINAND.

Mon père ?.. il est trop vrai... je ne puis le cacher. .

Mais son cœur m'est connu, je saurai le toucher.
Compte sur mes efforts.

LOUISE.

On le dit inflexible.

FERDINAND.

Les prières d'un fils le trouveront sensible.

LOUISE.

Il apprendra bientôt, peut-être dès ce jour,
Qu'une fille sans nom possède votre amour;
Pensez-vous qu'il nous montre alors quelque indulgence?
Sur moi, sur tous les miens déployant sa vengeance...

FERDINAND.

Sur toi!... quel avenir viens-tu me présenter?
Grand Dieu! s'il se pouvait!... lui! te persécuter!
Te poursuivre!.. Ah! crois-moi, s'il l'osait entreprendre,
Si son cœur endurci refusait de m'entendre;
S'il osait, m'excitant à trahir mon devoir,
Abuser contre toi du suprême pouvoir....
Il ne l'osera pas! non, il doit me connaître;
D'un horrible secret il sait que je suis maître....

LOUISE.

Qu'est-ce donc, Ferdinand?

FERDINAND.

Juste ciel! qu'ai-je dit?

LOUISE.

Comment? Expliquez-vous.

FERDINAND.

Non, l'honneur m'interdit...

LOUISE.

L'honneur!

FERDINAND.

Si je parlais je deviendrais infâme;
Ce funeste secret doit mourir dans mon âme.

LOUISE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Tes frayeurs ont troublé mes esprits.
O ciel! craindre pour toi! pour toi que je chéris!...
Non, tu ne conçois pas à quel point je t'adore;
Tu ne sais pas quel feu m'embrase et me dévore :
Je m'enivre à te voir; je rends à ta beauté
Le culte que l'on doit à la Divinité;
Je puise dans tes yeux le bonheur et la vie;
Toute mon existence à la tienne est unie!
Oui, tu dois être à moi, le sort a prononcé;
Et de te perdre un jour si j'étais menacé,
Si mon père employait ou la force ou l'adresse....
Je le sens, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Rien ne m'arrêterait, l'opprobre, le trépas,
Et de moi-même alors je ne répondrais pas.

LOUISE.

Combien de vos transports je crains la violence!
A vous ouvrir mon cœur maintenant je balance.
Je voulais vous prier... oui, j'avais résolu...

FERDINAND.

N'as-tu pas sur mon âme un empire absolu?
Louise me prier! parle, ordonne, commande;
Que faut-il? que veux-tu?

LOUISE.

Peut-être ma demande....

FERDINAND.

Achève; en mon amour tu te peux assurer.

LOUISE.

Eh bien, à votre père osez tout déclarer;
Qu'il apprenne par vous....

FERDINAND.

Quoi? le nœud qui nous lie?

LOUISE.

Ce mystère profond m'afflige et m'humilie.
En proie à la douleur, et presque au repentir,
De mon incertitude enfin je veux sortir.

FERDINAND.

Ciel! tu veux que mon père...

LOUISE.

Oui, je vous en conjure.
Aux droits qu'il a sur vous ce secret fait injure :
Aimer à son insu pour moi-même est un tort ;
Il faut qu'il sache tout, et fixe notre sort.

FERDINAND.

Mais attendons du moins...

LOUISE.

Ah! craignez au contraire
Qu'un avis délateur vous prévienne et l'éclaire ;
Quelque ennemi, peut-être, observe tous vos pas ;
Enfin, si vous m'aimez, ne me refusez pas.

FERDINAND.

Tu l'exiges? Eh bien, j'obéirai, Louise.
Tôt ou tard, en effet, il faut que je l'instruise.
Que risqué-je après tout? il peut me condamner,
Te refuser le nom que je veux te donner ;
Mais son ambition, qui pour nous est à craindre,
A former d'autres nœuds ne saurait me contraindre.
Oui, je lui parlerai.

LOUISE.

Ferdinand, à mes yeux,
De votre amour ce gage est le plus précieux ;
Il rend quelque assurance à mon ame craintive.
Allez donc, et soyez certain, quoi qu'il arrive,
Que le cœur de Louise est à vous pour toujours.

FERDINAND.

Je ne résiste plus ; tu le veux, et j'y cours.
Je vais trouver mon père, et de cette entrevue
Je reviens aussitôt te rapporter l'issue.

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente un salon chez la comtesse d'Ostheim, à la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

Vous perdez la raison.

WURM.

Monsieur le président....

LE PRÉSIDENT.

Allons, je n'en crois rien, vous dis-je.

WURM.

Cependant...

LE PRÉSIDENT.

Venir me relancer jusque chez la comtesse
Pour un pareil sujet !

WURM.

Oui, ma délicatesse,
Mon zèle à vous servir....

LE PRÉSIDENT.

Un amour sérieux ?
Mon fils ?

WURM.

J'en suis certain ; et la tante, à mes yeux...

LE PRÉSIDENT.

Qui ? lui ! d'une bourgeoise amant soumis, timide...
Vous êtes fou !

WURM.

Monsieur, votre intérêt me guide ;
Vous pouvez être sûr....

LE PRÉSIDENT.

Et, si j'ai bien ouï,
La fille, dites-vous, d'un musicien ?

WURM.

Oui,
La fille de Miller, le maître de musique.

LE PRÉSIDENT.

Allons !... mais attendez... en effet tout s'explique ;
Je vois quel intérêt vous dicte ces discours :
Cette fille est l'objet de vos tendres amours,
Je m'en souviens ; cent fois vous m'avez parlé d'elle,
Et les soins du major vous troublent la cervelle.

WURM.

Monsieur....

LE PRÉSIDENT.

Mon pauvre Wurm, vous êtes amoureux,
Vous voulez écarter un rival dangereux,
Des piéges qu'il lui tend sauver votre future,
C'est fort bien.

WURM.

Oui, riez, monsieur ; cette aventure
Est très-divertissante, et doit vous amuser.

LE PRÉSIDENT.

Ne craignez rien, un mot va vous tranquilliser.
On vous rendra bientôt votre amante chérie ;
Apprenez que dans peu le major se marie.

WURM.

Se marie?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon cher; n'ayez plus de souci.
Ce n'est pas sans motif que nous sommes ici.
Celle qui du major fixant la destinée
Va serrer avec lui les nœuds de l'hyménée,
C'est la comtesse enfin.

WURM.

O ciel, que dites-vous,
Monsieur? de la comtesse il deviendrait l'époux?
Elle dont le crédit...

LE PRÉSIDENT.

A mes vœux tout conspire,
Oui, Wurm, sur notre prince on connaît son empire;
Cette alliance augmente, affermit mon pouvoir.

WURM.

Sans doute, et vos honneurs passeront votre espoir.
Le prince est très-épris de la belle comtesse;
Elle-même, dit-on, distingue son altesse...

LE PRÉSIDENT.

Vous perdez le respect.

WURM.

Ne vous offensez point,
Si je répète...

LE PRÉSIDENT.

Moi! m'avilir à ce point!
Déshonorer mon fils! Une telle infamie...

WURM.

Les discours du public...

LE PRÉSIDENT.

Sont une calomnie;
Et si je leur croyais le moindre fondement,
Je romprais sans égard et sans ménagement.

WURM.

Qui le sait mieux que moi ?

LE PRÉSIDENT.

Souiller ainsi ma gloire !

WURM.

Je rapporte ces bruits, mais je suis loin d'y croire.

LE PRÉSIDENT.

Il suffit.

WURM.

Vous complaire est mon unique vœu.

LE PRÉSIDENT.

Poursuivons. La comtesse a donné son aveu ;
Et nous sommes ici réunis pour conclure.

WURM.

Vous m'étonnez beaucoup, monsieur, je vous le jure.
Et votre fils ne met aucun empêchement...

LE PRÉSIDENT.

Il ne sait rien encore. J'avoûrai franchement
Que j'ai crains de sa part quelque obstacle bizarre ;
Son esprit romanesque assez souvent l'égare ;
J'ai promis en son nom, sans lui rien révéler.
Maintenant, sans me perdre, il ne peut reculer ;
Le prince a consenti, la cour même est instruite.
Je lui vais ce matin expliquer ma conduite ;
Et, cet hymen pour lui n'eût-il aucun appas,
Mon fils à mes désirs ne résistera pas.

WURM.

Eh bien, parlez-lui donc, et vous allez connaître
Si je vous ai dit vrai ; vous l'en croirez peut-être ?

LE PRÉSIDENT.

Comment?

WURM.

Oui, je consens à perdre vos bontés,
S'il accepte les nœuds que vous lui présentez.

LE PRÉSIDENT.

Il pourrait refuser une telle alliance ?

WURM.

Vous en ferez bientôt la triste expérience.

LE PRÉSIDENT.

Eh quoi ! lorsque pour lui je me suis engagé ?
Les accords convenus, le contrat rédigé ?
O ciel ! un tel éclat ! retirer ma promesse !
De ce cruel affront accabler la comtesse !
Et le prince !... où cacher ma honte et mon ennui ?
Ah ! je serais perdu !... l'ingrat, malheur à lui !
Oui, Wurm, si m'opposant une excuse frivole,
Il ne dégage pas aujourd'hui ma parole,
Il pourra payer cher ses refus indiscrets.

WURM.

N'oubliez pas, monsieur, qu'il sait tous vos secrets.
Il est prompt, violent, craignez de vous commettre ;
Sachez vous modérer ; songez à cette lettre,
Qu'un funeste hasard fit tomber en ses mains.

LE PRÉSIDENT.

Qu'osez-vous rappeler ?

WURM.

Il sait par quels chemins
Vous parvîntes naguère à la toute-puissance ;
Et comment, d'un rival accusant l'innocence,
Prouvant qu'il fut l'auteur d'un complot prétendu,
Vous occupez sa place après l'avoir perdu.

LE PRÉSIDENT.

Silence !... oui, vos conseils régleront ma conduite,
Wurm ; mais au désespoir si mon ame est réduite...
Non, le major craindra d'exciter mon courroux,
Il entendra raison... le voici ; laissez-nous.

WURM, *en sortant.*

Puissiez-vous l'arracher à l'amour qui l'entraîne !

SCÈNE II.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Ferdinand, le hasard à propos vous amène.

FERDINAND.

Je viens m'ouvrir à vous; mon sort, mon avenir,
Tout dépend....

LE PRÉSIDENT.

J'ai moi-même à vous entretenir.
Ecoutez-moi d'abord, mon fils, veuillez m'entendre,
De ma tendresse après vous pouvez tout attendre.

FERDINAND.

Quels que soient vos désirs, ils sont sacrés pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Votre intérêt toujours fut ma première loi,
Mon fils. Si l'on m'a vu d'une ardeur peu commune
Poursuivre les honneurs et chercher la fortune;
Si, parmi les dangers me frayant un chemin,
J'ai captivé le cœur de notre souverain;
Si j'ai rendu le sort à mes projets docile;
Enfin (car avec vous la feinte est inutile;
Vous connaissez, mon fils, la triste vérité);
Si j'ai bravé les lois et trahi l'équité;
Savez-vous le motif de tant de sacrifices?
Vers quel but me guidaient mes soins, mes artifices?
Quel dessein important je voulais achever?
J'ai tout fait pour vous seul, et pour vous élever;
De mon amour pour vous ma vertu fut victime,
J'ai tout sacrifié, jusqu'à ma propre estime;
En un mot, c'est pour vous que je suis criminel.

FERDINAND.

Pour moi? qu'avez-vous dit? qu'entends-je!... ah! plût [au ciel
Vivre à jamais obscur, en proie à la misère,

Et que vous n'eussiez pas de reproche à vous faire !
Le remords sans rélâche assiége vos esprits :
Le rang et les grandeurs sont trop chers à ce prix.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne m'étonnez pas, j'attendais ce langage,
Ferdinand; comme vous je pensais à votre âge.
Mes torts vous ont ouvert un brillant avenir,
Et ce n'est pas à vous peut-être à m'en punir.
De mes erreurs ainsi j'ai dû vous rendre compte;
Recueillez-en le fruit, et laissez-m'en la honte;
Oui, mon fils, j'y consens, c'est tout ce que je veux.

FERDINAND.

Ah! mon père!

LE PRÉSIDENT.

Je touche au terme de mes vœux;
J'assure dans ce jour votre grandeur future.

FERDINAND.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Il ne faut plus que votre signature.
Un mariage illustre..

FERDINAND.

O ciel! que dites-vous?

LE PRÉSIDENT.

Tout est prêt; cet hymen est un honneur pour nous.
Celle qu'on vous destine est jeune, riche, belle;
Des grâces, des attraits elle offre le modèle.

FERDINAND, *à part.*

Je suis perdu!

LE PRÉSIDENT.

La cour s'empresse sur ses pas;
On cherche sa faveur. Ne devinez-vous pas?
Notre séjour ici...

FERDINAND.

Dieu ! serait-il possible ?
comtesse ?

LE PRÉSIDENT.

Elle-même. A vos vertus sensible,
le accepte... ,

FERDINAND

Jamais ! cessez de l'espérer ;
ne puis consentir à me déshonorer.

LE PRÉSIDENT.

rrêtez ! Je vois trop quel soupçon vous anime,
vous me conserviez encore quelque estime,
pour votre bonheur mes soins ambitieux
e m'avaient pas rendu méprisable à vos yeux,
ous m'auriez épargné ce discours qui me blesse.
ui, du prince, en effet, on connaît la faiblesse ;
s démarches, ses soins ont prouvé son amour :
u'en osez-vous conclure ? est-ce donc qu'à la cour
n ne peut être aimée et rester vertueuse ?
on, cette passion, toujours respectueuse,
flatté la comtesse, et n'a pu la toucher :
lle n'a, croyez-moi, rien à se reprocher.

FERDINAND.

it ; j'aime à le penser : mais qui voudra le croire ?
t lorsque la comtesse a compromis sa gloire,
uis-je, lui confiant mon honneur, mon repos...

LE PRÉSIDENT.

e tems la vengera de ces honteux propos.
nfin, tout est conclu, ma parole est donnée,
t partout ce matin l'on sait votre hyménée.

FERDINAND.

e vous l'ai déjà dit, je n'y puis consentir.

LE PRÉSIDENT.

u'entends-je ? ah ! vous pourriez bientôt vous re-
[pentir...

Ecoute, mon cher fils; quelle est cette folie?
Allons, cède à mes vœux, un père t'en supplie;
Ferdinand, donne-moi cette marque d'amour.
Songe que tes refus me perdraient sans retour.
Tu ne l'ignores pas, le prince est inflexible;
Il se croira joué...

FERDINAND.

Non, il m'est impossible!
Je puis, pour votre gloire et pour votre bonheur,
Sacrifier ma vie, et non pas mon honneur.

LE PRÉSIDENT.

Ah! c'est trop m'outrager, ingrat, et ma constance
Est lassée à la fin de tant de résistance.
A mes ordres ainsi ne crois pas échapper :
Tous ces prétextes vains ne sauraient me tromper;
Je vois trop (jusqu'ici je ne pouvais le croire)
Qu'un méprisable amour...

FERDINAND.

Oui, j'aime, j'en fais gloire;
Oui, je connais l'amour, et j'ai su l'inspirer :
Je vous cherchais ici pour vous le déclarer.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! c'est peu d'être sourd à ma voix qui t'implore,
C'est peu de me trahir, tu me braves encore!
Eh bien, tremble à ton tour; garde-toi de penser,
Ingrat, qu'impunément je me laisse offenser.
Tu sais ce que je puis, et tu dois me connaître.
Finissons. La comtesse en ces lieux va paraître;
Elle-même a daigné te choisir pour époux;
Accepte cet honneur, ou mon juste courroux,
Cherchant l'indigne objet de ta coupable flamme,
Le punira des maux où tu livres mon ame.

FERDINAND.

Dieu!

LE PRÉSIDENT.

Crains de me réduire à cette extrémité;
l en est tems encor, cède à ma volonté.

FERDINAND.

Vous l'exigez? eh bien, je verrai la comtesse.

LE PRÉSIDENT.

Allons, mon fils, allons, dégage ma promesse;
Songe, songe à ton rang, forme un noble lien,
Assure pour jamais ton bonheur et le mien.

FERDINAND.

Je la verrai, vous dis-je.

LE PRÉSIDENT.

Ah! de ta déférence
Mon cœur... mais la voici : remplis mon espérance;
Pour ton propre intérêt je t'en conjure encor.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Bonjour, cher président.... ah! monsieur le major...
Avez-vous parcouru ma retraite paisible?

LE PRÉSIDENT.

Nous attendions ici que vous fussiez visible.

LA COMTESSE.

Toujours pour vous, baron, vous n'en sauriez douter.

LE PRÉSIDENT.

Une telle faveur a droit de me flatter.
Permettez donc alors, sans plus de préambule,
Du cérémonial abrégeant la formule,
Que j'ose à l'instant même ici vous présenter
L'époux que de ma main vous daignez accepter.

LA COMTESSE.

Au point où nous voilà toute feinte est frivole;
J'ai déjà consenti, vous avez ma parole;

Et je me soumettrai sans peine à ce lien,
Si le vœu de monsieur s'accorde avec le mien.

FERDINAND.

(A part.)

Madame... d'un refus comment sauver l'outrage?

LE PRÉSIDENT, *bas au major.*

Que ma perte, mon fils, ne soit pas ton ouvrage.

FERDINAND.

Mon père...

LE PRÉSIDENT, *de même.*

Notre sort ne dépend que de toi.

LA COMTESSE, *à part.*

Il se trouble! il hésite!

FERDINAND.

Autant que je le doi,
Je sais apprécier l'honneur que vous me faites.
J'étais loin de penser, dans le rang où vous êtes...
Oui, vos bontés, madame, ont pénétré mon cœur;
Mais j'ose réclamer encore une faveur;
D'un moment d'entretien accordez-moi la grâce.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc! d'un père ici l'aspect vous embarrasse?
Ne puis-je être témoin de vos remercîmens?

LA COMTESSE.

Monsieur vient d'exprimer mes propres sentimens,
Baron, je l'avoûrai, nous devons l'un et l'autre...

LE PRÉSIDENT.

Je ne saurais avoir d'autre avis que le vôtre,
Madame; c'est assez, je vous laisse tous deux,

(Au major.)

Je me retire. Et toi songe à remplir mes vœux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FERDINAND, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

a vertu m'est garant du bonheur où j'aspire:
mérite en effet l'intérêt qu'il m'inspire.
(*Haut.*)
h bien, nous sommes seuls; vous l'avez souhaité.

FERDINAND.

[adame...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous en toute liberté.

FERDINAND.

(*A part.*) (*Haut.*)
ue lui dire? Ah! d'avance excusez-moi.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je?

FERDINAND.

éprouve un embarras...

LA COMTESSE.

Qui me paraît étrange.
h! parlez, monsieur.

FERDINAND.

Oui, comtesse, il faut parler;
n'est plus tems ici de rien dissimuler:
péril m'environne, et la douleur m'accable.
ais croyez qu'envers vous je ne suis point coupable.
on père à mon insu vous engagea ma foi;
ns m'en avoir instruit il disposa de moi;
t ce n'est qu'en ce jour, ici, dans l'instant même,
u'il m'a signifié sa volonté suprême.

LA COMTESSE.

iel! que m'apprenez-vous? Eh quoi, le président

N'a pas craint d'employer ce détour imprudent ?
Quoi ! lorsqu'en votre nom...

FERDINAND.

Je l'ignorais, madame.
Et puisqu'il faut enfin vous dévoiler mon ame,
S'il m'avait consulté...

LA COMTESSE.

Je comprends : vos refus
L'auraient dissuadé...

FERDINAND.

Vous me voyez confus ;
Madame, épargnez-moi : peut-être ma franchise...

LA COMTESSE.

Je dois être en effet offensée et surprise.
Vous refusez ma main !... mais puis-je au moins savoir
Les motifs de l'affront qu'il me faut recevoir ?
Oui, ce sont des aveux où l'honneur vous oblige.

FERDINAND.

Dispensez-moi, de grâce...

LA COMTESSE.

Ah ! parlez, je l'exige.

FERDINAND.

Ma honte et ma rougeur vous en disent assez.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, monsieur.

FERDINAND.

C'est vous qui m'y forcez.
Ne me reprochez rien si mon discours vous blesse.
De votre sang, madame, on connaît la noblesse ;
Chacun admire en vous des charmes séducteurs,
Les grâces de l'esprit, des talens enchanteurs ;
C'est peu de la beauté qu'en vos traits on adore,
Celle de votre cœur est plus parfaite encore ;
Et, lorsqu'à vos bontés le malheur a recours,

Il obtient un appui, des soins et des secours.
Vous possédez, objet et d'amour et d'envie,
Tout ce qui d'un époux peut embellir la vie :
Oui, je vous rends justice, et j'aime à vous louer,
Madame. Mais enfin, puisqu'il faut l'avouer,
Pour vous de notre maître on connaît la tendresse ;
Et je ne puis du prince....

LA COMTESSE.

Épouser la maîtresse?
Achevez, Ferdinand.

FERDINAND.

Vous avez exigé....

LA COMTESSE.

Enfin, il est donc vrai, je vous ai bien jugé!

FERDINAND.

Comment?

LA COMTESSE.

Vous avez droit à toute mon estime.

FERDINAND.

Madame....

LA COMTESSE.

Je le vois, l'honneur seul vous anime.

FERDINAND.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Oui, tel était, major, votre devoir;
Oui, vous avez rempli mes vœux et mon espoir.

FERDINAND.

Cet étrange discours....

LA COMTESSE.

Vous étonne peut-être?
Eh bien, écoutez donc, et vous m'allez connaître.
Veuve depuis un an, dans l'âge des plaisirs,
N'ayant connu jamais que de tristes loisirs,

Et du monde ignorant les attraits et les vices,
Je parus à la cour. Ce séjour de délices,
Je l'avoûrai, bientôt sut enivrer mes sens;
En tous lieux du plaisir j'entendais les accens.
Partout je rencontrais des hommages, des fêtes,
Je voyais chaque jour s'étendre mes conquêtes,
On vantait à l'envi mes grâces, mes appas,
Le prince même, enfin, s'attacha sur mes pas.
Pourquoi vous le cacher? jeune, inconsidérée,
Je trouvais du plaisir à me voir adorée;
Mon orgueil imprudent fut en secret flatté
Des soins qu'un souverain rendait à ma beauté.
Tout conspirait hélas! contre mon innocence :
Les courtisans soumis adoraient ma puissance,
Chacun de mes désirs leur semblait une loi;
Les grâces, les faveurs, tout dépendait de moi.
Ainsi, sans réfléchir, je courais à ma perte;
A la séduction mon ame était ouverte.
Un ami de mon père, un vertueux vieillard,
Vint à moi, fut sincère... il n'était pas trop tard!
Il me dit les soupçons répandus sur mon compte,
Que mon crédit passait pour le prix de ma honte,
Que, par imprudence affermissant ces bruits,
De ma conduite enfin je recueillais les fruits,
L'opprobre, les dédains de toute une province!...
Confuse, hors de moi, j'allais trouver le prince;
Mes larmes, mes sanglots, mon désespoir affreux
Parvinrent à son cœur sensible et généreux;
Il comprit ma douleur, hélas, trop légitime!
J'offensais son amour, et j'acquis son estime;
Il promit, renonçant à de coupables vœux,
De respecter ma gloire, et d'éteindre ses feux.
Ce n'était point assez. D'injustes apparences
M'accusaient, détruisaient toutes mes espérances,

La calomnie encor m'accablait de ses coups :
Je crus la désarmer en prenant un époux
Dont le nom, la vertu, le noble caractère
Me fut dans ma disgrâce un appui salutaire;
Qui pût, vers le bonheur me frayant un chemin,
Me ramener l'estime en acceptant ma main;
Un homme respecté, que l'on sût incapable
D'honorer de son nom une femme coupable,
D'excuser ses erreurs, de détourner les yeux,
Et de souffrir jamais un partage odieux.
Vous seul vous n'aviez point encensé ma fortune,
Seul je vous distinguais dans la foule commune;
'étudiai vos mœurs, vos sentimens, vos goûts,
'appris à vous connaître, et je fis choix de vous.
Telle est la vérité, sans fard, sans subterfuge;
Je n'ai rien déguisé, major, soyez mon juge.

FERDINAND.

Et je vous accusais! j'ai pu vous condamner!
A la commune erreur me laissant entraîner,
ci même, à l'instant, j'ai pu vous faire injure!
Hélas! pardonnez-moi des soupçons que j'abjure.
Oui, lorsqu'on vous connaît il faut vous admirer:
Du nom de votre époux on se doit honorer;
Posséder votre amour, embellir votre vie,
Ce doit être en effet un sort digne d'envie;
Mais, telle est du destin l'irrévocable loi, [moi.
Vous m'offrez un bonheur qui n'est pas fait pour

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? quel langage est le vôtre?

FERDINAND.

Le ciel ne nous a pas destinés l'un à l'autre;
Non, madame; avec vous pourquoi dissimuler?
Apprenez tout, mon cœur ne vous doit rien céler:
J'aime; une passion dont je ne suis plus maître

A captivé mes sens, ma raison, tout mon être;
Former d'autres liens n'est plus en mon pouvoir.

LA COMTESSE.

Vous aimez!... Ferdinand!.. Si vous pouviez savoir
Combien un tel aveu... vous venez de détruire...
Une autre!.. quelle est-elle? achevez de m'instruire.

FERDINAND.

Celle à qui j'ai promis un éternel amour
Est pauvre, d'un artiste elle a reçu le jour.
Mais Louise Miller (c'est son nom)... ah! madame,
De combien de vertus le ciel para son ame!
Elle possède tout, la grâce, la beauté,
Un mélange touchant de candeur, de fierté;
Elle est bonne, sensible, aimante, généreuse..!

LA COMTESSE.

Il suffit!.. vous l'aimez, sans doute elle est heureuse!
Vous l'aimez!.. mais du moins songez-vous à l'affront
Qu'aujourd'hui vos refus impriment sur mon front?
Ils confirment les bruits auxquels je suis en butte;
Ils vont servir de preuve aux erreurs qu'on m'impute;
Et quand on me verra l'objet de vos mépris...

FERDINAND.

Non, je veux ramener, convaincre les esprits;
Mes soins...

LA COMTESSE.

Cette pitié me serait une offense,
Monsieur; mon époux seul doit prendre ma défense.

FERDINAND.

Madame...

LA COMTESSE.

Finissons.

FERDINAND.

Il m'aurait été doux...

LA COMTESSE.

De grâce... c'en est trop, monsieur, retirez-vous.
(*Ferdinand sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, *seule*.

Ah! que viens-je d'apprendre! une autre a sa ten- [dresse!
Qu'il ignore du moins combien il m'intéresse,
Et qu'en m'offrant à lui, l'amour seul consulté....
Il me dédaigne!... allons, rappellons ma fierté.
Cet outrage cruel pour moi, pour ma famille.
Quoi! Louise Miller... je veux voir cette fille...
Oui, peut-être (et mon cœur embrasse cet espoir)
Sur elle l'intérêt aura quelque pouvoir.
Que lui sert d'être aimée? et qu'en doit-elle atten- [dre?
A le voir son époux elle ne peut prétendre.
Oui, le sort d'un amant, et son propre danger,
A renoncer à lui la pourront engager.
Alors... ah! je ne sais quel parti je dois suivre!
Je chéris Ferdinand, sans lui je ne peux vivre;
Je ne peux me résoudre à souffrir des mépris;
Et l'amour et l'orgueil égarent mes esprits.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, WURM, *qui reste au fond du théâtre*.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, de Ferdinand êtes-vous satisfaite?
Mon fils... mais vous semblez occupée et distraite:
Que faut-il que je pense? et quel trouble soudain...

LA COMTESSE.

Président, votre fils... il refuse ma main.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Un autre amour...

LE PRÉSIDENT.

Ah ! bientôt, je vous jure,
Que...

LA COMTESSE.

Monsieur de Walter, une pareille injure
Ne se pardonne pas, vous devez le penser.

LE PRÉSIDENT.

Madame, si mon fils a pu vous offenser...

LA COMTESSE.

Non, c'est par vous surtout que je suis outragée.
Sur votre foi, monsieur, je me suis engagée; [du,
C'est par vous qu'aujourd'hui d'un hymen préten-
A la ville, à la cour le bruit est répandu..
Ah! d'un affront sanglant s'il faut que l'on m'accable,
Si du public ainsi je dois être la fable...
Vous m'entendez, monsieur, vous savez mon pouvoir,
Détournez donc le coup que vous devez prévoir.
Pour rompre ou terminer ce fatal hyménée,
Je vous laisse à tous deux encor cette journée :
Qu'aujourd'hui notre sort soit fixé sans retour.
J'attends votre réponse avant la fin du jour.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

O ciel! il est donc vrai! mon fils, ce fils rebelle...
Ah! Wurm, votre récit n'était que trop fidèle!

WURM.

Vous en doutiez pourtant.

LE PRÉSIDENT.

Que dois-je faire ? hélas!
Cet hymen annoncé, s'il ne s'achève pas,

Ma perte est sûre!... Eh quoi! c'est une créature
Sans fortune, sans nom, d'une naissance obscure,
Qui renverse aujourd'hui mon espoir le plus doux!

WURM.

Quel moyen employer? et que résolvez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Que sais-je? ah! pour parer le coup qui me menace,
Tout moyen sera bon. L'ingrat! il a l'audace...
Je veux, je veux le voir! qu'on le fasse appeler;
Oui, Wurm, et qu'à l'instant il vienne me parler :
Le tems presse. A mes vœux qu'il consente à se rendre,
Ou nous aviserons au parti qu'il faut prendre.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration qu'au premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. RONSBERG, LOUISE.

mad. RONSBERG.

Allons, Louise, allons, tu t'affliges à tort.

LOUISE.

Peut-être cet instant décide de mon sort!

mad. RONSBERG.

Il est vrai; mais aussi c'est ta faute, ma chère :
Exiger du major qu'il instruise son père,
C'est hasarder beaucoup, tu devais le prévoir.

LOUISE.

Ah! j'aurais dû plus tôt accomplir ce devoir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILLER.

MAD. RONSBERG.

C'est vous, mon frère? Eh bien, vous venez de la ville?

MILLER.

Oui, ma sœur, je reviens plus calme et plus tranquille.
Louise!.. ah! viens... ton sort... pardonne, mon enfant,
Je dois te préparer au malheur qui t'attend.

LOUISE.

Que dites-vous, mon père?

MAD. RONSBERG.

Expliquez, je vous prie...

MILLER.

Le major de Walter dans trois jours se marie.

LOUISE.

Ferdinand?

MAD. RONSBERG.

Se marie? Allons, y pensez-vous?

MILLER.

La comtesse d'Ostheim l'accepte pour époux.

LOUISE.

La comtesse d'Ostheim?

MAD. RONSBERG.

Se peut-il? le perfide!
Après tant de sermens, quoi! son cœur se décide!....
Mon enfant; dans quel piége il a conduit tes pas!

LOUISE.

Ferdinand!.. dans trois jours!.. non, ne le croyez pas.

MILLER.

Ah! cesse de nourrir des espérances vaines.
Ma fille, je te plains, je prends part à tes peines;
Mais avec fermeté supporte ton malheur:
Le tems guérit l'amour et finit la douleur.

Que dis-je? du major bénissons l'inconstance;
Il eût au repentir livré ton existence.
Quel espoir à ton cœur pouvait être permis.
Aux lois d'un père enfin Ferdinand est soumis,
D'un père ambitieux et qu'aucun frein n'arrête.
Cet hymen loin de nous détourne la tempête.
Le passé dans l'oubli se doit ensevelir:
L'avenir est à nous, nous pouvons l'embellir.
Prends courage; l'honneur, le devoir te l'ordonne;
Eloigne de ton cœur celui qui t'abandonne.
A soulager tes maux un père est destiné;
C'est un consolateur que le ciel t'a donné. [mes;
Oui, mes soins, ma tendresse auront pour toi des char-
Et, lorsqu'un souvenir t'arrachera des larmes,
Qu'à ton meilleur ami ta douleur ait recours;
Dans mes bras, mon enfant, viens chercher des secours.

LOUISE.

Mon père, ah! pardonnez les maux que je vous cause.
Mais cet hymen prochain... non, l'on vous en impose;
Je connais Ferdinand, son cœur n'a pu changer.

MILLER.

De ces illusions redoute le danger.
Combien de ton erreur mon ame est alarmée!
Bientôt la vérité te sera confirmée;
Alors....

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur Miller?

MAD. RONSBERG.

Oui, monsieur, c'est ici.

MILLER.

Oui, c'est moi.

JOSEPH.

Votre fille est-elle....

MILLER.

La voici.

JOSEPH.

C'en est assez.

MILLER.

Comment? qu'est-ce à dire? qu'annonce...

JOSEPH.

Ma maîtresse est en bas, elle attend ma réponse;
Elle-même bientôt saura vous informer...

MILLER.

Mais quelle est-elle, enfin? ne peut-on la nommer?

JOSEPH.

La comtesse d'Ostheim.

TOUS.

La comtesse!

JOSEPH.

Elle-même.

LOUISE.

O ciel! qu'ai-je entendu?

MAD. RONSBERG.

Ma surprise est extrême.

MILLER.

Répondez, quel motif...

JOSEPH.

Ne me retenez pas.
Vous l'allez voir d'abord paraître sur mes pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* JOSEPH.

MILLER.

La comtesse d'Ostheim!

mad. RONSBERG.

Cette étrange visite...:

LOUISE.

Je ne puis commander au trouble qui m'agite.

MILLER.

Eh bien, ma sœur, eh bien, j'avais su le prévoir!
C'est ce fatal amour....

mad. RONSBERG.

Vous voyez tout en noir,
Mon frère; il faut attendre.

MILLER.

Ah! combien je redoute...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'est à monsieur Miller que je parle sans doute?

MILLER.

Oui, madame. Qui peut me procurer l'honneur.....

LA COMTESSE.

Professeur de musique?

MILLER.

Aurais-je le bonheur
De...

LA COMTESSE.

Ces dames, je crois....

MILLER.

Composent ma famille,
Madame; vous voyez et ma sœur et ma fille.

LA COMTESSE.

Votre fille?... ah!... très-bien.

MILLER.

Sur vos intentions
Puis-je enfin...

LA COMTESSE.

Pardonnez à tant de questions.
Rassurez-vous, madame; et vous, mademoiselle,
Croyez que le motif qui près de vous m'appelle...
(*A part, en examinant Louise.*)
Une candeur, un charme empreint sur tous ses traits...

MILLER.

Madame....

LA COMTESSE.

Excusez-moi. De puissans intérêts,
Votre bonheur, le mien, près de vous m'ont conduite.

Mad. RONSBERG.

Notre bonheur? comment?

LA COMTESSE.

Vous en serez instruite:
Votre nièce bientôt satisfera vos vœux.
De son cœur j'ai besoin d'obtenir des aveux;
Et pour vos intérêts vous connaîtrez mon zèle,
Si je puis un moment rester seule avec elle.

LOUISE.

Avec moi?

Mad. RONSBERG.

Ce mystère...

LA COMTESSE.

Eh bien, consentez-vous...

MILLER.

Madame, vos désirs sont des ordres pour nous.
Venez, ma sœur.

LOUISE.

Ma tante...

Mad. RONSBERG.

Allons, de l'assurance.
Que peux-tu craindre?

LOUISE.

Hélas !

Mad. RONSBERG.

Moi, j'ai bonne espérance.

MILLER, *à sa sœur.*

Sortons.

Mad. RONSBERG.

De tout ceci que devons-nous penser ?

MILLER.

Ah! ma sœur, que de maux semblent nous menacer !

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE VI.

LOUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Nous sommes seules; bien. Ecoutez-moi, Louise :
J'ose exiger de vous une entière franchise.

LOUISE.

Daignez vous expliquer.

LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.
Je n'ai pu résister au besoin de vous voir :
Déjà de toutes parts on m'a fait votre éloge....

LOUISE.

Madame....

LA COMTESSE.

Permettez que je vous interroge.

LOUISE.

Parlez.

LA COMTESSE.

Vous connaissez le major de Walter ?

LOUISE.

Mais... oui.

LA COMTESSE.

Depuis long-tems?

LOUISE.

Non; depuis cet hiver.

LA COMTESSE.

Qui l'attire chez vous?

LOUISE.

Chez nous?

LA COMTESSE.

Soyez sincère.

LOUISE.

Il venait prendre ici des leçons de mon père.

LA COMTESSE.

C'est là le seul motif? le seul?... Vous rougissez.

LOUISE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Je vous comprends; oui, c'est en dire assez.

LOUISE.

Madame...

LA COMTESSE.

Calmez-vous. Ainsi donc il vous aime?

LOUISE.

Il le dit, je le crois.

LA COMTESSE.

Et vous l'aimez de même?

LOUISE.

Il est vrai!... mais, hélas! on assure en ce jour.
On dit... Ah! permettez... si j'osais à mon tour...

LA COMTESSE.

Pourquoi cet embarras? parlez, qui vous arrête?

LOUISE.

De votre hymen, dit-on, l'on prépare la fête;
Est-il vrai? Ferdinand doit être votre époux?

LA COMTESSE.

Lui!... Voilà quel motif m'amène auprès de vous:
Oui, ma sincérité doit égaler la vôtre.
Nous étions en effet destinés l'un à l'autre:
Mais il a refusé de former ce lien.

LOUISE.

Refusé ! Ferdinand ! ah ! je le savais bien ;
Mon cœur me le disait.... Pardonnez-moi, madame.

LA COMTESSE.

Enfin qu'attendiez-vous d'une imprudente flamme ?
En aimant le major, quel était votre espoir ?

LOUISE.

Je ne sais, je l'aimais sans but, sans rien prévoir ;
Le présent suffisait à mon ame ravie,
Et la crainte ou l'espoir ne troublait point ma vie :
Je croyais, sans songer à percer l'avenir,
Que ma félicité ne devait pas finir :
Sous sa protection je me sentais placée ;
Je l'aimais, c'était là mon unique pensée.

LA COMTESSE, *à part.*

Son aimable candeur, sa grâce, ses accens...
(*Haut.*)
Louise, vos discours ont des charmes puissans :
Mais en vain je vous porte un intérêt extrême ;
Quand je consentirais à me trahir moi-même,
Croyez-moi, vous n'auriez nulle espérance encore ;
Il vous faudrait toujours renoncer au major.
Oui, c'est la vérité qu'ici je vous expose ;
Le président, le prince, à vos vœux tout s'oppose,
Vous n'en sauriez douter : Ferdinand aujourd'hui
Dans un abîme enfin vous entraîne avec lui.
Ah ! plutôt, ramenez le calme dans son ame ;
Cherchez à l'oublier.

LOUISE.

Hé! le puis-je, madame?

Il m'aime!

LA COMTESSE.

Votre absence éteindrait son amour.

LOUISE.

Quoi!...

LA COMTESSE.

Louise, je dois vous parler sans détour.
De vos périls, des siens, il faut tarir la source,
Et la fuite est enfin votre unique ressource.

LOUISE.

Le fuir!

LA COMTESSE.

Oui, son bonheur vous en fait un devoir.

LOUISE.

O ciel! nous séparer! renoncer à la voir!
Jamais!

LA COMTESSE.

Réfléchissez...

LOUISE.

Je n'y pourrais survivre.

LA COMTESSE.

Ah! voyez les malheurs où ce refus vous livre!
Le major se perdra, sans être votre époux.
Il va, s'abandonnant à l'espoir d'être à vous,
Des honneurs à jamais se fermer la carrière;
Il va sacrifier son existence entière,
Son état, sa fortune; et d'un père irrité,
Pour vous garder sa foi, braver l'autorité.
Le président peut tout, redoutez sa colère;
Tremblez pour votre amant, pour vous; pour votre [père:
A ses ressentimens il croira tout permis,
Et c'est en vous frappant qu'il punira son fils.

LOUISE.

Que dites-vous? mon père!.. il serait la victime...
Oui, vous m'ouvrez les yeux sur le bord de l'abîme.
Que dois-je faire? ô ciel!

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce danger,
C'est votre père seul qu'il faut interroger :
Lui-même il vous dira si ma bouche est sincère.

LOUISE.

Eh! s'il juge en effet ce départ nécessaire,
Quel sera son destin? où diriger ses pas?
Glacé par l'âge, errant de climats en climats,
Il va donc, exilé des lieux qui l'ont vu naître,
Usé par la douleur, par le besoin peut-être...
Cette idée est affreuse!

LA COMTESSE.

Ah! calmez votre effroi.
Veiller sur vos destins est un devoir pour moi.
Si votre père et vous quittez cette contrée,
Je me charge de tout; oui, soyez rassurée.
Dans un secret asile, embelli par mes soins,
Moi seule je prétends pourvoir à vos besoins,
J'assure votre sort; et lorsqu'enfin votre ame,
Libre du sentiment...

LOUISE.

Je refuse, madame.

LA COMTESSE.

Comment?

LOUISE.

A vos bienfaits je ne veux point de part;
Accepter, ce serait vous vendre mon départ.

LA COMTESSE.

Louise!

LOUISE.

Contre nous si le destin conspire,
S'il faut quitter les lieux où Ferdinand respire,
Si nous sommes réduits à cette extrémité,
Nous céderons sans honte à la nécessité,
Nous saurons dignement tenir tête à l'orage.
Mon père a de l'honneur, et j'ai quelque courage;
Sous un ciel étranger, sans amis, sans secours,
Nous gagnerons le pain qui soutiendra nos jours.
D'un père infortuné mon active tendresse
Soulagera les maux; et lorsque la vieillesse,
En épuisant sa force accroîtra ses besoins,
Puisque le ciel est juste, il bénira mes soins,
Il me protégera sans doute, et, je l'espère,
Le travail de mes mains pourra nourrir mon père.

LA COMTESSE.

Chère enfant! A sa voix tous mes sens attendris...
Ah! de tant de vertus le ciel vous doit le prix!
De vos refus pourtant j'ai lieu d'être surprise.
Vous méprisez mes dons?

LOUISE.

Excusez-moi.

LA COMTESSE.

Louise,
Vous avez de l'orgueil.

LOUISE.

On doit me pardonner;
Je suis pauvre.

LA COMTESSE.

Ah! jamais puis-je vous condamner?
Mais enfin ce départ a-t-il votre suffrage?
Louise, répondez, aurez-vous le courage
De rendre le major à son père, au devoir,

de vous arracher au danger de le voir ?
rlez ; il faut qu'enfin votre cœur se décide.

LOUISE.

vais prendre mon père et pour juge et pour guide.
oi qu'il puisse ordonner, je remplirai ses vœux.
exigez rien de plus.

LA COMTESSE.

C'est tout ce que je veux.
pendant, permettez que je réclame encore
tre discrétion : que Ferdinand ignore
démarche qu'ici...

LOUISE.

Je le promets.

LA COMTESSE.

Fort bien.
lieu, Louise, adieu. Ce moment d'entretien
ous acquiert à jamais des droits à mon estime.
un préjugé cruel vous êtes la victime.
ais si je puis un jour adoucir vos malheurs,
mon zèle vous peut épargner quelques pleurs,
enez à moi, venez ; l'amitié la plus tendre
ura vous protéger, vous servir, vous défendre ;
oute heure, en tout tems, quels que soient vos revers,
lressez-vous à moi, mes bras vous sont ouverts.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, *seule.*

t-il vrai ? dois-je croire aux maux qu'elle m'annonce ?
Ferdinand, dit-elle, il faut que je renonce ;
nature et l'honneur m'en imposent la loi ;
ir celui que j'adore est un devoir pour moi !...
ais non, tous ces discours sont d'une rivale ;
n intérêt... que dis-je ? ô vérité fatale !

Mon bonheur fut un songe, hélas! il va fin...
Mon père, Ferdinand, qu'allez-vous devenir

SCÈNE VIII.

MILLER, LOUISE, MAD. RONSBERG.

MILLER.

Eh bien, ma chère enfant, cette étrange vis...
Mais tu pleures!

LOUISE.

Mon père....

MILLER.

Agitée, interdite.

MAD. RONSBERG.

J'attendais cet effet d'un pareil entretien;
Mais monsieur le major...

LOUISE.

Ah! qu'il n'en sache rien
Ma tante: gardez-vous de lui faire connaître
Qu'en ces lieux la comtesse...

MAD. RONSBERG.

En effet, oui, peut-être
Vaut-il mieux lui cacher...

MILLER.

Mais enfin, apprends-moi
La cause de ces pleurs, du trouble où je te voi.
La comtesse aurait-elle?...

LOUISE.

Ah! rendez-lui justice!
Son cœur est généreux, noble, sans artifice;
C'est moi seule... mes yeux sont ouverts désormais,
Mon imprudent amour va vous perdre à jamais.
Je m'y devais attendre! Oui, son rang, sa naissance,
De son père offensé l'orgueil et la puissance...

n le dit implacable, hélas! et son courroux,
il épargne son fils, va retomber sur vous.

MILLER.

h' malheureuse enfant!.. Cependant, prend courage:
os soins pourront suffire à détourner l'orage.
'abord...

Mad. RONSBERG.

Ne redoutez, mon frère, aucun danger;
t monsieur le baron saura nous protéger.

MILLER.

h quoi! votre folie...

Mad. RONSBERG.

Oui, vous pouvez prétendre...

MILLER.

inissons, s'il vous plaît.

Mad. RONSBERG.

Comment?

MILLER.

Daignez m'entendre,
[a sœur; si mon repos, mon honneur vous est cher..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND.

h! Louise!.. Madame!.. et vous, mon cher Miller!.

LOUISE.

'erdinand! qu'avez-vous?

FERDINAND.

Souffrez que je respire.
)uelle scène, grand Dieu!

LOUISE.

Quoi? que voulez-vous dire?

FERDINAND.

Mon père...

LOUISE.

Votre père? Achevez. Je frémis!

FERDINAND.

La comtesse... ma foi, mes vœux lui sont promis;
Il prétend me contraindre à m'unir avec elle.

MILLER.

Oui, de ce mariage on m'a dit la nouvelle.

Mad. RONSBERG.

Quoi! monsieur le major...

LOUISE.

Hélas!

FERDINAND.

Ah! ne crains rien;
Je ne saurais former ce funeste lien.
Non, Louise; j'ai vu la comtesse elle-même,
J'ai refusé sa main, elle sait que je t'aime,
Elle sait que toi seule as des droits sur mon cœur,
Que le ciel te créa pour moi, pour mon bonheur;
J'ai dit tout, mes sermens, notre amour, ta tendresse..
Mais mon père!.. mon père!.. instruit par la comtesse,
Il m'a fait appeler, tout-à-l'heure, à l'instant...
Non, jamais la fureur, le mépris insultant
N'avaient jusqu'à ce point poussé leur violence!
Long-tems j'ai tout souffert, pour rompre le silence;
Mais lorsqu'il s'est permis, pour vaincre mes refus,
De te calomnier, d'outrager tes vertus!...
Ah! de moi-même alors je n'ai plus été maître!
Dépouillant un respect qui me gênait peut-être,
Je n'ai plus retenu mon indignation,
J'ai bravé ses fureurs, sa malédiction....
Que sais-je où m'égara le soin de ta défense?
Enfin, désespéré, j'ai fui de sa présence,

J'ai couru sans dessein, sans but... et je te voi,
Sans savoir quels chemins m'ont conduit jusqu'à toi.

LOUISE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? à peine je respire.
Vous, outrager un père, et braver son empire !
Méconnaître ses droits, son titre ! Ferdinand,
C'en est fait, notre amour est un crime à présent.
Oui, cessons d'offenser et mon père et le vôtre :
Un rêve séduisant nous trompa l'un et l'autre ;
Ce jour anéantit vos sermens et les miens.

FERDINAND.

Quoi !...

LOUISE.

Souffrez que j'achève. Oui, rompons nos liens.
On prépare pour vous un plus digne hyménée,
Louise à Ferdinand n'était pas destinée ;
Votre père commande, il lui faut obéir.
Obéissez.

FERDINAND.

O ciel ! qui ? moi ! moi, te trahir !...
Non, tu ne le veux pas ; n'est-il pas vrai, Louise ?
Tu ne peux le vouloir ! reviens de ta surprise ;
Va, ne crains pas les maux qui menacent nos jours,
Nous les adoucirons en nous aimant toujours.

LOUISE.

Dieu !

MILLER.

Jeune homme, du moins respectez sa souffrance,
Ne flattez plus son cœur d'une vaine espérance :
Prenez pitié de nous ; j'invoque votre honneur.
Vous nous avez ravi la paix et le bonheur,
Vous avez mis le trouble au sein de ma famille,
Et flétri sans retour l'avenir de ma fille ;
Je vous pardonne tout, je puis tout supporter,

Si vous cessez enfin de nous persécuter.
Fuyez donc; à mes soins laissez votre victime.
Vos sentimens pour elle ont droit à mon estime,
Je le sais : vous vouliez, par les nœuds les plus doux,
Honorant sa vertu, l'élever jusqu'à vous;
Son innocence enfin vous fut toujours sacrée;
Ma fille est malheureuse, et non déshonorée.
Eh bien, jusques au bout montrez-vous généreux.
Vous êtes sans remords, vous pourrez être heureux.
D'un père désarmé dégagez la parole :
Qu'au moins votre bonheur quelque jour nous console,
Oubliez-nous. Ma fille est soumise à mes lois;
Vous la voyez ici pour la dernière fois.
Oui, je dois, s'il se peut, sauver sa renommée,
Et pour vous désormais ma maison est fermée.
Allez, éloignez-vous.

FERDINAND.

Non, j'ai reçu sa foi,
Miller, il n'est plus tems, votre fille est à moi.
Que dis-je? ses périls marquent ici ma place.
Oui, redoutez mon père; il m'a fait la menace
De recourir contre elle à d'indignes éclats,
De venir jusqu'ici l'arracher de mes bras.

LOUISE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Ne crains rien, je saurai te défendre.

MILLER.

Ah! ma fille!

MAD. RONSBERG.

Ecoutez! quel bruit se fait entendre?

MILLER.

Voyez, voyez ma sœur. Et vous jeune imprudent...

MAD. RONSBERG.

Ah! nous sommes perdus!.. monsieur le président!

LOUISE.

Grand Dieu!

MILLER.

Le président?

FERDINAND.

Mon père?

LOUISE, *au major.*

Ah! qu'il obtienne
Les égards, le respect...

FERDINAND.

Mon père! Eh bien, qu'il vienne!
Qu'il vienne! je l'attends. . non, reste auprès de moi;
Je brave sa vengeance, et je réponds de toi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

(*Au fond du théâtre deux domestiques du président.*)

LE PRÉSIDENT.

Mon fils ici!

FERDINAND.

J'y viens protéger l'innocence.

LE PRÉSIDENT.

Tu vas y voir punir ta désobéissance.

FERDINAND.

Eh bien, punissez-moi; mais du moins respectez....

LE PRÉSIDENT, *à Miller.*

Vous êtes le père?

MILLER.

Oui, monsieur.

FERDINAND.

Ah! permettez....

LE PRÉSIDENT.

Et c'est là cette fille...

FERDINAND.

Oui, c'est celle que j'aime;
C'est ma Louise, enfin, l'honneur, la vertu même;
Tant de perfections, de charmes réunis...

LE PRÉSIDENT, *à Louise.*

Depuis trois mois, dit-on, vous connaissez mon fils?

LOUISE.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT, *à Louise.*

Avez-vous de lui quelque promesse?

FERDINAND.

Les plus saintes.

LE PRÉSIDENT, *à Louise.*

Eh bien?

LOUISE.

J'avoue... oui... je confesse...
Il jura de m'aimer.

LE PRÉSIDENT.

Et d'un tendre retour
Apparemment aussi vous payez son amour?

LOUISE.

Mais...

LE PRÉSIDENT.

Cela se conçoit; et ses bienfaits, je pense,
Ont de votre tendresse été la récompense?

LOUISE.

O ciel! qu'ai-je entendu! moi... quelle indignité!

MILLER.

Ah! c'en est trop!

FERDINAND.

Vous seul avec impunité

Vous pouviez proférer cette exécrable injure ;
Mais n'allez pas plus loin, mon père, ou je vous jure..

LE PRÉSIDENT.

Des menaces ? des pleurs ? ce que je prévoyais...

MILLER.

Monsieur le président !...

LE PRÉSIDENT.

Oui, je vous oubliais,
Vous qui favorisez des ardeurs si parfaites;
Je vous garde le prix du métier que vous faites.

MILLER.

Le métier!.... nous flétrir !.... nous arracher l'hon-[neur!...
Et moi, je vous déclare un calomniateur.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! vous osez...

LOUISE.

Grand Dieu!

Mad. RONSBERG.

Vous nous perdez, mon frère.

MILLER.

Un calomniateur, je l'ai dit.

LE PRÉSIDENT.

Téméraire !

MILLER.

Oui, je suis pauvre, obscur, vous pouvez m'écraser;
Mais tout votre pouvoir ne saurait m'imposer.
Non, mon sort doit plutôt exciter votre envie ;
Je compte soixante ans d'une honorable vie;
Au sentier du devoir je fus toujours constant,
Et vous ne pourriez pas peut-être en dire autant.

LE PRÉSIDENT.

Malheureux! sais-tu bien qu'une telle insolence...

FERDINAND.

Vous recueillez le fruit de votre violence;
Et devant des valets...

LE PRÉSIDENT.

C'est trop tarder enfin;
Il faut agir. Wilhelm!
(*Il parle bas à un valet.*)

FERDINAND.

Quel est donc son dessein?

LE PRÉSIDENT.

Qu'ils montent à l'instant; allez, qu'on m'obéisse.
(*Le valet sort.*)
Oui, qu'ils soient tous livrés aux mains de la justice.

FERDINAND.

O ciel!

LE PRÉSIDENT.

Leur châtiment ne peut être trop prompt.
(*A Miller.*)
Tu pleureras longtems un si cruel affront.

FERDINAND.

Comment! vous oseriez...

LE PRÉSIDENT.

Non, non, point d'indulgence,
Je les veux accabler du poids de ma vengeance.
Et quant à cette fille, objet de ton amour,
Mes ordres et les lois ont marqué son séjour:
Tu vas l'y voir conduire.

LOUISE.

O mon Dieu! je t'implore!

FERDINAND.

Non, ne redoute rien; je suis là, je t'adore:
Ce projet inhumain ne saurait s'achever.

LE PRÉSIDENT.

Tous tes emportemens ne pourront la sauver.

FERDINAND.

Mon père, vous voyez à quel excès je l'aime;
Eh bien, si vous avez quelque soin de vous-même,
Je vous le dis, craignez de me pousser à bout;
Je suis au désespoir, et capable de tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'importent tes fureurs, ingrat? je les méprise.

LOUISE, *voyant entrer les gens de justice.*

Les voilà! les voilà!... je me meurs.

FERDINAND.

Ciel! Louise!
Secourez-la... venez... la douleur et l'effroi...
Ah! reprends tes esprits... c'est Ferdinand, c'est moi!

LOUISE.

Hélas!

LE PRÉSIDENT.

Au nom du duc, messieurs, prêtez main-forte,
Saisissez cette fille, et que sous bonne escorte....

MILLER.

La saisir! ah! dussé-je expirer sous vos coups...

FERDINAND.

Non, laissez-moi ce soin, Miller, éloignez-vous.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs...

FERDINAND.

N'avancez pas, ou craignez ma colère.

LE PRÉSIDENT.

Qu'on la saisisse.

FERDINAND, *tirant son épée.*

Eh bien, vous m'y forcez, mon père;
Leur sang...

LE PRÉSIDENT.

C'est donc à moi d'accomplir mon dessein:
Voyons si ton épée ira chercher mon sein.

FERDINAND.

Qui? moi?.. jamais! jamais!

(*Il jette son épée.*)

LE PRÉSIDENT.

Allez, qu'on m'obéisse

MILLER.

Barbare, crains un père; on me rendra justice;
J'irai, j'irai du prince embrasser les genoux.

LE PRÉSIDENT.

Emmenez-la.

FERDINAND.

Mon père! Ah! que votre courroux
Se laisse désarmer! Un fils qui vous implore!...

LE PRÉSIDENT.

Qu'on l'entraîne.

FERDINAND.

Arrêtez! un mot, un mot encore.
Mes prières, mes pleurs n'ont pu vous émouvoir;
Vous m'y forcez enfin.... craignez mon désespoir.
Vous allez la plonger dans le séjour du vice;
Vous la déshonorez par ce honteux supplice!...
(*L'emmenant sur le devant de la scène.*)
Eh bien, moi, du remords bravant aussi les traits,
Je divulgue partout vos horribles secrets;
Le respect, la vertu n'ont rien qui me retienne:
Notre honte à tous deux suivra d'abord la sienne.
Maintenant, poursuivez, je la livre à vos coups.

(*Il sort.*)

LE PRÉSIDENT.

(*Aux gens de justice, après un silence.*)
Dieu!.... Cette fille est libre; allez, retirez-vous.

—

ACTE QUATRIÈME.

(Même décoration qu'au second acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

Je n'en puis revenir! mon trouble, ma colère....
Il aurait sans remords déshonoré son père!

WURM.

Suivez dono mes conseils.

LE PRÉSIDENT.

En effet, je conviens...
Mais, Wurm, votre projet...

WURM.

Qu'importent les moyens?
Vous voulez du major étouffer la tendresse :
Où la contrainte échoue, il faut user d'adresse.

LE PRÉSIDENT.

Cependant...

WURM.

Le succès ne peut être douteux.

LE PRÉSIDENT.

Vous croyez?

WURM.

Le major est jeune, impétueux,
L'amour va dans son cœur jusqu'à la frénésie;
Il nous faut en ce cœur porter la jalousie;
Et, de la politique appliquant les leçons,
Sur l'objet de ses feux lui donner des soupçons.
D'un scrupule insensé ne soyez point victime :

Pour vous sauver, monsieur, tout devient légitime,
Votre salut enfin doit l'emporter sur tout,
Et la nécessité pleinement vous absout.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai. Mais comment déterminer Louise...

WURM.

Je m'en charge. A nos lois vous la verrez soumise,
Comptez-y.

LE PRÉSIDENT.

Mais mon fils sera bientôt instruit;
Alors de nos efforts nous perdons tout le fruit.
Prévoyez quels malheurs sa fureur peut produire.

WURM.

Reposez-vous sur moi du soin de tout conduire;
Jusqu'aux moindres détails mon plan est arrêté.
Miller ne sera point remis en liberté
Que tous n'aient devant moi fait serment de se taire,
Et de tenir caché ce dangereux mystère.

LE PRÉSIDENT.

Tiendront-ils ce serment, Wurm?

WURM.

Soyez rassuré;
Pour eux, n'en doutez pas, un serment est sacré.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ce hardi projet... en effet, plus j'y pense...
Ah! Wurm, s'il réussit, par quelle récompense.....

WURM.

Il n'en faut pas. L'insulte est commune entre nous,
Et je sers ma vengeance en travaillant pour vous.
Je vais porter d'abord, pour entamer l'affaire,
Cet ordre d'arrêter et la tante et le père.

LE PRÉSIDENT.

Wurm, quelle extrémité!

WURM.

C'est l'unique moyen.
Je vous réponds de tout, monsieur, ne craignez rien,
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT.

Ce misérable Wurm! quelle infernale ruse!
Et j'ai pu... mon danger doit me servir d'excuse!...
Que ce Wurm est adroit!... oui! je dois le savoir!...
Il fit naître en mon cœur le besoin du pouvoir;
Il détruisit l'obstacle à ma haute fortune...
Ah! souvent ce penser me pèse et m'importune!
Ses conseils, m'écartant du chemin de l'honneur,
M'ont donné la puissance, et ravi le bonheur!....
Peut-être est-ce un remords encor qu'il me prépare!.
Et de mes volontés je souffre qu'il s'empare!...
Un complice est un maître!... ô pénibles combats!
Mais non, je ne saurais revenir sur mes pas...
C'est la comtesse!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT.

LA COMTESSE.

Eh bien, que venez-vous m'apprendre,
Monsieur? qu'avez-vous fait? quel espoir dois-je pren-
[dre?

LE PRÉSIDENT.

Ah! d'un jeune insensé, madame, ayez pitié.
Par un premier penchant il se croyait lié;
Il pensait (à son âge erreur bien naturelle)
Que l'honneur exigeait qu'il demeurât fidèle.
Ne précipitez rien, et pour vous et pour lui.
J'espère à vos genoux le conduire aujourd'hui,
Revenu pour jamais de son délire extrême.
Oui, j'ose m'en flatter, cette fille elle-même,

Celle qui sur son cœur a pris tant de pouvoir,
Est, dit-on, disposée à le rendre au devoir.
Soit crainte, soit raison, elle cherche avec zèle
Un moyen, quel qu'il soit, de le détacher d'elle;
Elle renonce à lui... tout l'atteste du moins.

LA COMTESSE.

(*A part.*)

Louise?... Oui, de Miller les conseils et les soins....
Il se peut en effet... Pour un père qu'elle aime
Elle se sacrifie et s'immole elle-même.

LE PRÉSIDENT.

Enfin tout me rassure; et j'ai lieu d'espérer
Que les torts de mon fils pourront se réparer.
Si coupable envers vous de cet outrage insigne,
De vos bontés encore il peut vous sembler digne.

LA COMTESSE.

Monsieur....

LE PRÉSIDENT.

Mais pardonnez; un éclaircissement,
Un avis, que le prince exige en ce moment,
Me force à vous quitter; excusez...

LA COMTESSE.

Point d'excuse;
Vous ne m'en devez pas.

(*Le président sort.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE.

Est-ce lui qui s'abuse?
Le major... je ne sais, mais cet espoir soudain,
Son fils qui, dès ce jour, doit rechercher ma main,
Louise à nous servir tout-à-coup amenée,
Et même par ses soins hâtant mon hyménée!...
Tout cela m'est suspect, et je soupçonnerais

Qu'il dérobe à mes yeux quelques desseins secrets.
Pour atteindre son but quelle voie a-t-il prise?
Il est puissant!... ma crainte égale ma surprise.
J'entrevois un complot; mais comment dévoiler...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

JOSEPH.

On voudrait vous parler.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai déjà dit, je n'y suis pour personne.

JOSEPH.

Il est vrai, je le sais; mais madame est si bonne,
Et cette pauvre enfant tout en pleurs...

LA COMTESSE.

Qui?

JOSEPH.

Pardon,
C'est cette jeune fille...

LA COMTESSE.

A-t-elle dit son nom?

JOSEPH.

C'est Louise Miller, que ce matin...

LA COMTESSE.

Louise?
Louise! ah! qu'elle vienne, allez, qu'on l'introduise.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, *ensuite* LOUISE.

LA COMTESSE.

Elle me cherche! moi! que vais-je apprendre, hélas!
Quel dessein, quel malheur conduit ici ses pas?
Déjà le président peut-être... ah! qu'elle vienne!
S'il est en mon pouvoir de soulager sa peine...

LOUISE.

Ah! madame! excusez... j'embrasse vos genoux!

LA COMTESSE.

Le trouble où je vous vois...

LOUISE.

Par pitié, sauvez-nous,
Sauvez mon père.

LA COMTESSE.

Quoi! quel danger le menace?

LOUISE.

Non, il n'est pas coupable, et tout autre en sa place..

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? rappelez le calme en vos esprits.

LOUISE.

Chez mon père, tantôt, le président, son fils....
Madame, ils sont venus, se sont trouvés ensemble.

LA COMTESSE.

O ciel! tous deux.

LOUISE.

Tous deux.

LA COMTESSE.

Achevez. Ah! je tremble

LOUISE.

Comment vous retracer cet horrible moment?
L'effroi m'avait ravi presque tout sentiment.
Le président, je crois, m'a d'abord insultée....

ui, bien cruellement, hélas! il m'a traitée!
os prières, nos pleurs ne pouvaient le toucher;
u sein de ma famille il venait m'arracher;
voulait m'enfermer dans un séjour infâme.

LA COMTESSE.

e peut-il? vous, Louise?

LOUISE.

Oui, moi-même, madame.
Ion père... en cet instant d'épouvante et d'horreur,
l n'a plus écouté que sa juste fureur;
Bravant du président la puissance et la rage,
l a versé sur lui le mépris et l'outrage...
Ferdinand, égaré, voulait me secourir...
Moi, je tombai sans force, hélas! je crus mourir...
e ne sais qui daigna nous prêter assistance,
Mais lorsque je revins au jour, à l'existence,
Tout avait disparu, tout; je cherche, et je voi
Que ma tante et mon père étaient seuls près de moi.

LA COMTESSE.

Et c'est le président... Grand Dieu! puis-je le croire?
Aurait-il donc perdu jusqu'au soin de sa gloire?
Enfin vous êtes libre.

LOUISE.

Hélas! protégez-nous.

LA COMTESSE.

Le repentir sans doute a calmé son courroux;
Désormais....

LOUISE.

Son pouvoir peut encor nous atteindre.

LA COMTESSE.

Le péril est passé, vous n'avez rien à craindre.

LOUISE.

Qu'importent mes dangers? je ne crains rien pour moi;
Mais mon père! mon père!

LA COMTESSE.

Ah ! comptez sur ma foi;
Je préviendrai les maux que votre amour redoute;
Mes soins...

LOUISE.

De vos bontés je ne fais aucun doute ;
Mais à mon cœur troublé qui peut rendre la paix ?
Le président, dit-on, ne pardonne jamais.
Tôt ou tard sa vengeance...

LA COMTESSE.

Eh bien, que puis-je faire?
Parlez.

LOUISE.

A ses regards dès demain nous soustraire.
Oui, vous aviez raison, madame, et vos avis,
Je le vois maintenant, doivent être suivis.
Ce jour a détrompé ma crédule ignorance;
Il faut partir, la fuite est ma seule espérance;
Ferdinand... il m'aimait ! ô regrets superflus!
Il m'oublîra peut-être en ne me voyant plus...
Il le doit, il le faut, c'est ma plus chère envie.
Moi-même d'autres soins vont occuper ma vie :
Je me dois toute entière à l'auteur de mes jours;
Je vais quitter ces lieux je vais fuir pour toujours...
Mais hâtez mon départ... il m'aime, je l'adore..
Eloignez-moi, voilà la grâce que j'implore.

LA COMTESSE.

Songez-y, ce départ doit être sans retour;
Réfléchissez encore; et s'il arrive un jour
Que, loin de Ferdinand, de regrets poursuivie....

LOUISE.

Ferdinand !... c'est à vous que mon cœur le confie :
Le vôtre, je le sais, est noble et généreux.

Il sera votre époux!... vous le rendrez heureux;
Vous me le promettez, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Moi? Louise!..

LOUISE.

Il sera votre époux!... Le ciel vous favorise!
Oui, vous pourrez le voir, l'entendre chaque jour;
Vous pourrez sans remords lui peindre votre amour;
Il le partagera! mais pour grâce dernière,
Rappelez-vous du moins qu'il m'aima la première:
Ma perte, je le sens, lui coûtera des pleurs;
Ménagez, excusez quelque tems ses douleurs;
Et si mon souvenir parfois trouble son ame,
S'il m'accorde un regret, pardonnez-lui, madame.

LA COMTESSE.

C'en est trop! à sa voix je ne puis résister!...
Quoi! mon nom servirait à les persécuter!
Je pourrais abuser... c'est le ciel qui m'inspire!
Oui, le prince, à l'instant... j'ai sur lui quelque empire;
Il connaîtra par moi toute la vérité,
Tant d'amour, de vertu, de générosité.

LOUISE.

Vous sortez?

LA COMTESSE.

En effet, il faut que je vous quitte.

LOUISE.

Ne consentez-vous pas à protéger ma fuite?

LA COMTESSE.

Je ne puis m'expliquer; le tems est précieux.
Allez, ne restez pas davantage en ces lieux.

LOUISE.

Eh! quoi...

LA COMTESSE.

Je vous verrai demain, ce soir peut-être;
Adieu, vous apprendrez alors à me connaître.

SCÈNE VII.

LOUISE, *seule.*

Elle sort! m'abandonne! Ah! que dois-je penser?
De nos malheurs sans doute elle a pu se lasser!
Me quitter sans un mot, lorsque je la conjure
De seconder... mais non, non, je lui fais injure:
Au destin qui m'accable elle a pris trop de part;
Déjà ses soins peut-être assurent mon départ.
Oui, je dois de mon sort me reposer sur elle.

SCÈNE VIII.

WURM, LOUISE.

WURM, *à un domestique qui le suit.*

Veille autour de ces lieux; je compte sur ton zèle.

LOUISE.

Ah! puissé-je en fuyant recouvrer le repos!

WURM, *à Louise.*

Demeurez.

LOUISE.

Monsieur Wurm!

WURM.

Je vous trouve à propos.

LOUISE.

Moi! Quel motif?..

WURM.

J'allais chez vous, mademoiselle.
Je dois vous annoncer une triste nouvelle.

LOUISE.

Parlez, monsieur.

WURM.

Miller m'a chargé de vous voir.

LOUISE.

Mon père? où donc est-il?

WURM.

Que votre désespoir...

LOUISE.

Que fait mon père?

WURM.

Eh bien, puisqu'il faut vous instruire..

LOUISE.

Achevez.

WURM.

En prison l'on vient de le conduire.

LOUISE.

En prison! lui? pourquoi? quel est donc son forfait?

WURM.

Il fut commis pour vous; il est grand en effet :
La suite, je le crains, en peut être sinistre.

LOUISE.

Expliquez-vous.

WURM.

Du prince insulter le ministre!
Le menacer!

LOUISE.

O ciel!

WURM.

D'un pareil attentat
Le châtiment importe au repos de l'état.

LOUISE.

Mon Dieu, ne permet pas que ma foi s'affaiblisse!
Je pourrais à la fin douter de ta justice.

WURM.

Songez....

LOUISE.

Quoi ! je renonce à celui que j'aimais ;
Je consens à le fuir, à ne le voir jamais ;
Un seul attachement me reste et me console ;
Je n'ai plus que mon père... et c'est moi qui l'immole !
C'en est trop ! c'en est trop !

WURM.

Un tel coup, j'en convien,
Surpasse...

LOUISE.

Poursuivez, et ne me cachez rien :
Parlez, quel est le sort qui menace mon père ?

WURM.

S'il faut vous l'avouer...

LOUISE.

Parlez, point de mystère.

WURM.

Le baron, qui peut tout, jure de se venger,
Et les jours de Miller sont peut-être en danger.

LOUISE.

En danger !... ah ! je cours partager sa souffrance.
Mes soins...

WURM.

Vous vous flattez d'une vaine espérance :
Vous ne sauriez le voir ; et des ordres exprès...

LOUISE.

Il n'importe.

WURM.

Arrêtez ! suspendez vos regrets.
Je vous l'ai déjà dit, c'est Miller qui m'envoie :
Vous pouvez le sauver.

LOUISE.

Comment ? par quelle voie ?
Que faut-il ?... Je consens... ne me trompez-vous pas ?

WURM.

Moi ? votre intérêt seul conduit ici mes pas.
De ce honteux soupçon vous rougirez, j'espère.
Oui, lisez cet écrit.

(*Il lui donne une lettre.*)

LOUISE.

C'est la main de mon père.

(*Elle lit.*)

« Rassemble tout ton courage, mon enfant,...
» Ta tante et moi nous sommes dans les fers !...
» On nous menace des plus cruels châtimens ; on
» nous menace de nous oublier dans le fond d'un
» cachot... Que sais-je ?... J'ai offensé le président ;
» il est implacable, il nous hait, et il est capable
» de tout. Wurm assure que tu peux faire tomber
» nos chaînes .. Je ne t'ordonne rien ; mais si tu
» en as la force... O ma fille, nous sommes bien
» malheureux !... »

Oui ; le devoir, mon cœur m'appelle à son secours.
Parlez, qu'exige-t-on ? ma liberté ? mes jours?
Tout, tout est à mon père !

WURM.

Ainsi, d'un cœur docile...

LOUISE.

Que dois-je faire, enfin ?

WURM.

Le moyen est facile.

LOUISE.

Quel est-il ?

WURM.

De vous seule il dépend.

LOUISE.

Mais encor ?

WURM.

Il faut entièrement dégager le major...

LOUISE.

De ses sermens ? déjà l'on a su m'y contraindre ;
Le sacrifice est fait, l'on n'a plus rien à craindre ;
Loin de lui, dès demain, je veux porter mes pas :
Tous nos nœuds sont rompus.

WURM.

Vous ne m'entendez pas.
C'est trop peu de le fuir; le devoir vous l'ordonne :
Il faut que ce soit lui, lui qui vous abandonne.

LOUISE.

Pouvez-vous l'espérer ?

WURM.

A vous l'on a recours ;
Le succès est certain avec votre secours.

LOUISE.

Il ne saurait douter d'un cœur dont il est maître :
Je ne puis le forcer à me haïr ?

WURM.

Peut-être.
Quoi qu'il en soit, du moins nous allons le tenter.
Ecrivez le billet que je vais vous dicter.
Voici tout ce qu'il faut.

LOUISE.

Ecrire ? à qui ?

WURM.

Quimporte ?
A suivre mes conseils un père vous exhorte ;
Son salut...

LOUISE, *allant s'asseoir près d'une table à écrire.*

J'obéis.

WURM, *dictant.*

« Tout est rompu, mon cher comte...

LOUISE.

Mon cher comte ?

WURM.

Ecrivez.

» Il faut que je renonce à l'espérance d'épouser le
» major.

LOUISE.

Hélas!

WURM.

Avez-vous mis ?

LOUISE.

Monsieur Wurm...

WURM.

Poursuivez.

LOUISE.

Mais à qui ce billet?

WURM.

Songez à votre père.

LOUISE.

Dieu ! Je croyais avoir épuisé ta colère!

(*Elle écrit.*)

WURM.

Fort bien.

(*Il dicte.*)

» Pardonnez-moi donc d'avoir voulu un moment
» sacrifier à l'ambition l'amour que vous m'inspi-
» rez.. »

LOUISE.

Non, non, jamais je n'écrirai cela !
C'est un arrêt de mort que vous me dictez là.
M'avouer criminelle ! Aisément je pénètre
Que c'est pour Ferdinand que j'écris cette lettre.
On veut guérir son cœur par ce honteux détour ;
On veut que le mépris étouffe son amour.

Je ne puis consentir à perdre son estime.
Non; que le président me prenne pour victime;
Je puis tout supporter, la prison, le trépas;
Mais ce billet affreux, je ne l'écrirai pas.

WURM.

Je n'ai pas prétendu vous en faire un mystère.
Pour rendre le major au devoir, à son père,
J'aurais entre ses mains fait tomber ce billet.
Vous ne le verrez plus, vous partez, c'en est fait;
Qu'importe qu'il vous juge inconstante et volage?
Qu'importe de ses nœuds quel moyen le dégage?
Cependant vous sauviez un père infortuné :
Il est captif, bientôt il sera condamné;
Enfin vous savez trop quel péril le menace.
Eh bien, le président vous offre encore sa grâce :
Ecrivez cette lettre, il pardonne à ce prix
D'un vieillard criminel l'audace et les mépris.
Miller à son secours lui-même vous appelle...
Vous ne repondez rien?... Adieu, Mademoiselle.

LOUISE.

Arrêtez! arrêtez! mon père est dans les fers!...
Quoi! ce n'est point assez des maux qu'il a soufferts,
Il faut pour le sauver que je me déshonore!.. [core?
Eh bien, soit, j'y consens... que puis-je craindre en-
Mes tourmens sont au comble, et mes pleurs superflus;
Tout m'est indifférent, je ne réfléchis plus.
Je m'abandonne enfin au malheur qui m'entraîne.
De mon père, en mourant, je dois rompre la chaîne;
C'est là mon seul espoir. Dictez, j'écrirai tout;
Oui, dictez.

WURM.

Puisqu'enfin votre cœur s'y résout,
Poursuivez.

LOUISE.

C'est écrit.

WURM, *dictant.*

» Vous seul m'occuperez désormais; vous me ver-
» rez toujours constante.

LOUISE.

Bien ! bien ! toujours constante.

WURM, *dictant.*

» Louise. »

LOUISE.

Cette lettre en effet doit remplir votre attente,
Monsieur; l'art de tromper ne peut aller plus loin.

WURM.

Donnez donc.

LOUISE.

Et l'adresse !

WURM.

Il n'en est pas besoin.

LOUISE.

Ah! j'entends.

WURM.

Écoutez. Des soupçons peuvent naître :
En tout tems, en tout lieu vous devrez reconnaîtrez
Que vous avez écrit ce billet librement.

LOUISE.

Quoi ! monsieur !

WURM.

Vous allez en faire le serment.

LOUISE.

Ah ! vous n'oubliez rien. Oui, monsieur, je le jure.

WURM.

Il suffit. Qu'à présent votre cœur se rassure.
Mais, songez-y, Louise, une indiscrétion,
Un mot qui produirait une explication,

Miller est pour jamais replongé dans les chaînes.
Sachez d'un tel remords vous épargner les peines.
Allez, rassurez-vous; quittez cette maison ;
Votre père à l'instant va sortir de prison.
(*Comme il s'éloigne, le domestique reparaît.*)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Wurm!

WURM.

Eh bien, qu'est-ce? et que viens-tu m'apprendre?
Dis.

LE DOMESTIQUE.

Le major s'approche, et pourrait vous surprendre.

WURM.

Le major?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

WURM.

Tu vas lui rendre ce billet;
Mais viens, suis-moi, je veux t'expliquer mon projet.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

LOUISE, *ensuite* FERDINAND.

LOUISE.

La force m'abandonne, et ma raison chancelle!...
C'en est fait! Ferdinand va me croire infidèle!
Et ma bouche jamais ne lui peut découvrir...

FERDINAND.

Louise?

LOUISE.

A mes regards, ô ciel! qui vient s'offrir?
C'est lui! c'est lui!.. Mon Dieu, soutenez mon courage.

FERDINAND.

Toi, dans ces lieux?... Que vois-je? est-ce un nouvel [outrage!
Tes larmes, ta pâleur... Dissipe mon effroi,

Quel malheur imprévu... Louise, réponds-moi ;
Chez nos persécuteurs enfin que viens-tu faire?

LOUISE.

Vous voyez... je ne sais... la comtesse... mon père...
Ferdinand, par pitié, ne m'interrogez pas.

FERDINAND.

Comment, explique-toi; d'où naît ton embarras?

LOUISE.

Vers la comtesse...

FERDINAND.

Eh bien?

LOUISE.

Redoutant l'infamie,
Je venais...

FERDINAND.

Implorer, prier notre ennemie?
Toi, Louise? Ah! pourquoi mendier ses secours?
Va, c'est à ma tendresse à veiller sur tes jours.

LOUISE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Oui, bannis cette terreur extrême.

LOUISE.

Ferdinand, croyez-vous que Louise vous aime?

FERDINAND.

Que dis-tu? je mourrais plutôt que d'en douter!
Vainement on s'applique à nous persécuter;
J'entrevois leurs complots, et l'espoir qui les guide.

LOUISE.

Non, ne les croyez point, je ne suis pas perfide,
Je ne vous trahis pas, je vous garde ma foi,
Et l'apparence en vain s'élève contre moi.

FERDINAND.

Louise, quels discours?

LOUISE.

Qu'ai-je dit ? je m'égare !
Mon père !... mes sermens !...

FERDINAND.

Les fureurs d'un barbare
Ont troublé tes esprits.

LOUISE.

Laissez-moi, laissez-moi...
Il faut nous séparer.

FERDINAND.

Louise, explique-toi.

LOUISE.

Sa haine !.. ses mépris !.. le devoir me l'ordonne !

FERDINAND.

Écoute...

LOUISE.

Je le sens, la raison m'abandonne !...
Non, ne me suivez pas, demeurez en ce lieu...
Demain, vous apprendrez.. vous saurez tout... Adieu.
(*Elle sort.*)

FERDINAND.

Que dit-elle ? pourquoi ce désespoir, ces larmes ?...
Ah ! suivons-la, je veux dissiper ses alarmes.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène se passe chez Miller. Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE. *Elle écrit.*

Oui, connais mes tourmens, plains une infortunée !...
Il le fallait !... j'ai dû remplir ma destinée !

Le désespoir d'avance a marqué tous mes jours :
Et pourquoi vivre encor, s'il faut souffrir toujours?
Cet horrible billet... il le lit à cette heure!
C'en est fait! . Ferdinand ! c'est sur toi que je pleure!
Quand ce récit fidèle et ces derniers adieux
Feront tomber le voile étendu sur tes yeux,
Lorsque, attestant ma foi, ces tremblans caractères
T'auront de nos malheurs éclairci les mystères,
Oh ! de quel désespoir ton cœur sera troublé!
A cette idée, hélas! mon courage ébranlé...
Non', il vaut mieux pour lui, mon cœur me le révèle,
Me savoir au tombeau que me croire infidèle.
Achevons cette lettre, et suivons mon dessein.

SCÈNE II.

MILLER, LOUISE.

MILLER.

La voilà! mon enfant!

LOUISE.

Ah!

MILLER.

Viens, viens sur mon sein,
Ma Louise! ma fille!

LOUISE.

O mon père! mon père!
Je vous revois!

MILLER.

C'est toi qui finis ma misère;
Un sacrifice affreux!... je n'ai d'appui que toi.

LOUISE.

Ma tante ne vient pas.

MILLER.

Elle était avec moi.
Nous comptions t'embrasser lors de notre arrivée;
Mais en entrant ici ne t'ayant point trouvée,

Inquiets sur ton sort, qu'on semblait nous cacher,
Nous sommes ressortis tous deux pour te chercher.
Ma sœur chez nos amis s'informe par la ville :
Elle ne peut tarder.

LOUISE.

Allons, je suis tranquille.

MILLER.

Demain nous causerons ; tu sauras quel dessein
Je...

LOUISE.

Demain, dites-vous ?

MILLER.

Oui, ma fille.

LOUISE.

Demain !

MILLER.

Sans doute. Qu'as-tu ? parle.

LOUISE.

Embrassez-moi, mon père.

MILLER.

Qu'est-ce à dire ? ces pleurs, cette douleur amère...

LOUISE.

Qui ? moi ? je suis heureuse.

MILLER.

Oui, tu peux l'être un jour.
Cesse donc de nourrir un si funeste amour.
Ici, seule, irritant l'ennui qui te dévore,
Du major, j'en suis sûr, tu t'occupais encore ;
Cet écrit....

LOUISE.

O ciel !

MILLER.

Non, tu n'y dois plus penser,
(*En allant prendre la lettre.*)
Entre vous tout rapport désormais doit cesser.

LOUISE.

Ne lisez pas, mon père ! A vos pieds que j'embrasse...

MILLER.

Lève-toi ; quel discours ? Je frémis !...

LOUISE.

Grâce ! grâce !
Ne ne maudissez pas... ayez pitié de moi !

MILLER.

Qu'est-ce donc ? chaque instant ajoute à mon effroi.
Lisons.

(*Il lit.*)

« On vous a trompé, Ferdinand ; je ne vous ai
» point trahi, je n'ai jamais cessé de vous aimer.
» Cette lettre infâme qui m'accuse à vos yeux, ils
» me l'ont dictée, ils m'ont forcée de l'écrire. J'ai
» dû payer de ce sacrifice la liberté de mon père.
» J'avais juré de garder le silence sur ce complot
» odieux... »

LOUISE.

Mon père...

MILLER.

» Mais la mort dégage de tous les sermens ; et
» lorsque cette lettre vous sera remise, votre Louise
» n'existera plus... »

O ciel !... toi, mourir ? toi, ma fille ?

LOUISE.

C'est trop de mes malheurs fatiguer ma famille.
Oui, mon cœur est brisé du coup que je reçoi ;
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.

MILLER.

Mourir !.. Eh ! que veux-tu sans toi que je devienne ?
J'existe par toi seule, et ta vie est la mienne.

LOUISE.

Consolez-vous, mon père ; un paisible avenir

Vous rendra moins amer mon triste souvenir :
Au milieu des dangers il vous eût fallu vivre,
Des persécutions ma perte vous délivre.
Quand à moi, réservée à des tourmens nouveaux,
J'ai déjà trop souffert, j'ai besoin de repos.

MILLER.

Louise, si ta perte est par toi résolue,
Toute ma vigilance est ici superflue,
Je le sens ; j'aurais beau m'attacher sur tes pas,
Mes efforts, malgré toi, ne te sauveraient pas :
Chaque objet, secondant ta criminelle envie,
Peut servir d'instrument pour terminer ta vie.
Oui, tu peux de tes jours éteindre le flambeau.
Mais tout n'est pas fini quand on entre au tombeau :
Ma fille, il est un Dieu ; notre ame est immortelle;
Il est une justice immuable, éternelle.
Veux-tu te présenter au juge des humains
Couverte de ton sang répandu par tes mains?
Songes-y, mon enfant, ce mot doit te confondre :
Dieu t'interrogera, que pourras-tu répondre?

LOUISE.

Arrêtez!... votre voix me glace de terreur!

MILLER.

Eh bien, abjure donc une coupable erreur;
Dans ton cœur égaré que la vérité brille :
Cède, cède à mes pleurs, conserve-moi ma fille;
Prends pitié de ton père et de ses cheveux blancs;
Laisse un dernier soutien à mes pas chancelans;
Je n'ai que toi ; ta main doit fermer ma paupière;
Ne m'abandonne pas; exauce ma prière :
Délaissé, pauvre, en proie à des vœux superflus,
Hélas! qui m'aimera quand tu ne sera plus?

LOUISE, *à part.*

O ciel!

MILLER.

De mes terreurs que ta voix me délivre.
N'est-ce pas, mon enfant, tu me promets de vivre?

LOUISE, *à part.*

Qu'ai-je fait?

MILLER.

Tu seras l'appui de mes vieux jours.

LOUISE *prend la lettre des mains de Miller et la déchire.*

Prolongeons son erreur!

MILLER.

Ah! tu m'aimes toujours!
Oui, cet écrit fatal, que ta main le détruise.
Mon unique trésor, ma fille, ma Louise...
Des larmes de bonheur s'échappent de mes yeux.

LOUISE.

O mon père!

MILLER.

Bientôt nous quitterons ces lieux :
Pour te rendre le calme il n'est rien qui me coûte.

LOUISE.

J'entends quelqu'un ; on vient : c'est ma tante, sans doute.
Ah ! dans ses bras encor... Ciel!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND.

D'où naît ton effroi?
Quel trouble à mon aspect s'est emparé de toi ?
Louise, on ne craint rien quand on est sans reproche ;
D'où vient donc que ton front pâlit à mon approche ?

MILLER.

Mais, monsieur le baron...

FERDINAND.

Ah! Miller, vous voici ?

MILLER.

Dans un pareil moment qui vous conduit ici?
Que voulez-vous enfin? est-ce une heure opportune?..

FERDINAND.

Ma visite en effet doit paraître importune,
Je le sais. Autrefois, dans ce même séjour,
L'empressement, la joie accueillaient mon retour;
On le disait du moins, et j'aimais à le croire.
Les tems sont bien changés!

MILLER.

Ah! de votre mémoire
Bannissez pour jamais un fatal souvenir.

FERDINAND.

Oui, vous avez raison, Miller, tout doit finir.

MILLER.

Eh bien, retirez-vous; de cette infortunée
Vous avez trop long-tems troublé la destinée :
Laissez-nous donc, monsieur, et, par humanité,
Cessez de mettre obstacle à sa tranquillité.

FERDINAND.

Tu ne dis rien, Louise.

MILLER.

Ah! veuillez me promettre...

FERDINAND.

C'en est trop! parle enfin; connais-tu cette lettre?

LOUISE.

Ciel!

MILLER.

Vous voyez ses pleurs, vous devez l'épargner.

LOUISE, *à part.*

Si mon père un moment se pouvait éloigner.

FERDINAND.

Non, à sa trahison je ne saurais survivre!
Mais, parle, ce billet que le hasard me livre,
Réponds, est-il de toi ?

LOUISE.

Je ne puis le nier.

FERDINAND.

Ciel! que dis-tu?

MILLER.

Major ?...

FERDINAND.

Mais pourquoi t'effrayer ?
L'innocence troublée elle-même s'accuse.
A croire un tel forfait mon ame se refuse :
Oui, cesse de me voir comme un juge irrité;
Je suis calme à présent, dis-moi la vérité.
N'est-ce pas? cette lettre...

LOUISE.

Est de moi. Je mérite..

FERDINAND.

Non, te dis-je... tais-toi... tu ne l'as point écrite,
Ce n'est pas là ta main; ces traits mal imités...
Non, ton cœur n'est pas fait pour tant de faussetés!..
Prends pitié du tourment où le doute me plonge;
Oui, rends-moi le bonheur, fût-ce par un mensonge;
Qu'importe! trompe-moi; j'y consens, je le veux;
Dis : « Je suis innocente; » et tu combles mes vœux.

LOUISE.

Ne m'interrogez plus.

FERDINAND.

Quoi ! d'un pareil outrage...

MILLER.

Non, de voir leurs tourmens je n'ai plus le courage!

Dans l'horreur des cachots quand je devrais périr,
C'en est fait, il le faut, je vais tout découvrir.

FERDINAND.

Que dites-vous ?

LOUISE.

Mon père ! ah ! je vous en supplie...

MILLER.

Non, ton honneur...

LOUISE.

Songez au serment qui nous lie.

MILLER.

Imposé par la force il ne peut m'engager :
Je ne puis plus long-tems te laisser outrager.
Oui, d'une trahison ma fille est incapable,
Major, elle vous aime, elle n'est point coupable.

FERDINAND.

Elle m'aime ! elle m'aime ! O ciel ! il se pourrait !
Cet écrit...

MILLER.

J'en pénètre à présent le secret.
Non, je n'accepte pas cet affreux sacrifice ;
Je dois de leurs complots dévoiler l'artifice.

FERDINAND.

Expliquez-vous.

LOUISE.

Eh bien, c'est à moi de parler ;
En cet instant fatal je puis tout révéler.

FERDINAND.

Louise !...

LOUISE.

Mais, mon père, ici votre présence...

MILLER.

Te doit encourager à rompre le silence.

LOUISE.

Non, permettez plutôt....

MILLER.

Laissons de vains débats
)ans un pareil moment je ne te quitte pas.

LOUISE, *à part.*

:iel !

FERDINAND.

Oui, restez, Miller; oui, tout vous y convie :
'ontraignez la cruelle à me rendre la vie.

LOUISE, *à part.*

e ne puis l'éloigner; et déjà vers mon cœur...

FERDINAND.

'arle, ne tarde plus à me rendre au bonheur.

LOUISE.

:h bien, il est trop vrai, victime obéissante,
e vous aimai toujours, et je suis innocente.

FERDINAND.

e peut-il ?

LOUISE.

Cette lettre...

FERDINAND.

Achève.

LOUISE.

Oui, Wurm, tantôt...
[on père en criminel plongé dans un cachot...

FERDINAND.

;rand Dieu !

LOUISE.

Pour le sauver... il m'a fallu souscrire...
:t cette lettre... Wurm me força de l'écrire.

FERDINAND.

i-je bien entendu ?

MILLER.

Telle est la vérité.

FERDINAND.

Il n'est donc plus d'obstacle à ma félicité!
Innocente!... ah! mon cœur me le disait sans cesse.
Eh bien, fuyons tous trois; le tems, le péril presse
Oui, quittons ce séjour, et qu'en d'autres climats
Les liens les plus doux...

MILLER.

Non, ne l'espérez pas.
A se justifier j'ai dû forcer ma fille;
Mais vous n'appartiendrez jamais à ma famille.

FERDINAND.

Miller!

MILLER.

J'ai prononcé : vous ne la verrez plus;
Etouffez un amour et des vœux superflus.

FERDINAND.

Louise...

MILLER.

Obéira; je suis père et j'ordonne.

LOUISE, *à part.*

Tous mes efforts sont vains... la force m'abandonne...
(Elle tombe dans un fauteuil.)

FERDINAND.

Cruel! de votre fille ayez pitié du moins!
Voyez son trouble affreux!..Va, compte sur mes soins,
Compte sur mon amour, sur ma persévérance;
Nous fléchirons ton père, oui, reprends l'espérance;
Un jour, de son aveu, tu recevras ma foi;
L'avenir...

LOUISE.

L'avenir? il n'en est plus pour moi.

FERDINAND.

Comment?

LOUISE.

Oui, c'en est fait... l'horreur qui m'environne...

MILLER.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Ah! priez le ciel qu'il me pardonne.

MILLER.

Ma fille!

FERDINAND.

Quel discours!

LOUISE.

C'est un dernier adieu :
Je vais dans un instant paraître devant Dieu.

FERDINAND.

Non ; tu vivras pour moi ; dissipe tes alarmes.

MILLER.

Quel soupçon!

LOUISE.

Ecoutez, et retenez vos larmes.
De ne rien révéler j'avais fait le serment :
La mort seule a pu rompre un tel engagement ;
Le poison...

MILLER.

Malheureuse!

FERDINAND.

O ciel! empoisonnée?...
Nos secours...

LOUISE.

Seraient vains... ma vie est condamnée.

FERDINAND.

Ah! le même tombeau...

LOUISE.

Non ; vivez, Ferdinand...
Prenez soin de mon père... Adieu... C'est maintenant...

(*A Miller.*)
Votre main.

MILLER.

Mon enfant!

FERDINAND.

Chère et triste victime!

LOUISE.

Calmez ce désespoir... J'emporte ton estime...
Mon père me pardonne... et je meurs dans vos bras.
(*Elle meurt.*)

FERDINAND.

Louise... écoute-moi!... ne m'abandonne pas.

MILLER.

Ma fille!

FERDINAND.

Ah! ne crois pas que ta mort nous sépare.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MAD. RONSBERG, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(*Derrière le théâtre.*) (*Sur la scène.*)
Où sont-ils? où sont-ils? Votre hymen se prépare;
Le prince a consenti. Ses bienfaits éclatans
Répandus sur tous deux...

FERDINAND.

Madame, il n'est plus tems.

LA COMTESSE *et* MAD. RONSBERG.

Louise!

MILLER.

Elle est morte.

FERDINAND.

Oui, morte!... Je veux la suivre..
Et je jure à ses pieds de ne pas lui survivre...
(*Il tombe évanoui à ses pieds.*)

FIN.

